
U d'/of OTTAWA
39003003370474

LES
AMITIÉS FRANÇAISES

ŒUVRES DE MAURICE BARRÈS

Collection à 3 fr. 50 c.

LE CULTE DU MOI

*	SOUS L'OEIL DES BARBARES	1 vol.
**	UN HOMME LIBRE	—
***	LE JARDIN DE BÉRÉNICE	—

LE ROMAN DE L'ÉNERGIE NATIONALE

*	LES DÉRACINÉS	1 vol.
**	L'APPEL AU SOLDAT	—
***	LEURS FIGURES	—

LES BASTIONS DE L'EST

*	AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE	1 vol.
**	COLETTE BAUDOCHE, histoire d'une jeune fille de Metz	—

L'AME FRANÇAISE ET LA GUERRE

*	L'UNION SACRÉE (2 août-31 octobre 1914)	1 vol.
**	LES SAINTS DE LA FRANCE (1er novembre 1914-1er janvier 1915)	—
***	LA CROIX DE GUERRE (2 janvier-11 mars 1915)	—
****	L'AMITIÉ DES TRANCHÉES (11 mars-9 mai 1915)	—
*****	LES VOYAGES DE LORRAINE ET D'ARTOIS (9 mai-20 juin 1915)	—
******	POUR LES MUTILÉS (20 juin-2 septembre 1915)	—
*******	SUR LE CHEMIN DE L'ASIE (4 septembre-29 novembre 1915)	—

L'ENNEMI DES LOIS	1 vol.
DU SANG, DE LA VOLUPTÉ ET DE LA MORT	—
AMORI ET DOLORI SACRUM *(La Mort de Venise)*	—
LES AMITIÉS FRANÇAISES	—
SCÈNES ET DOCTRINES DU NATIONALISME	—
LE VOYAGE DE SPARTE	—
GRECO OU LE SECRET DE TOLÈDE	—
LA COLLINE INSPIRÉE	—
HUIT JOURS CHEZ M. RENAN	—
LA GRANDE PITIÉ DES ÉGLISES DE FRANCE	—
LES FAMILLES SPIRITUELLES DE LA FRANCE	—
EN REGARDANT AU FOND DES CREVASSES	—

LES TRAITS ÉTERNELS DE LA FRANCE	Prix 1 fr. 25
ADIEU A MORÉAS. Une brochure	Prix 1 fr. »
UN DISCOURS A METZ (15 août 1911). Une brochure	Prix 1 fr. »
DANS LE CLOAQUE	Prix 2 fr. »

MAURICE BARRÈS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES

AMITIÉS FRANÇAISES

5

NOTES SUR L'ACQUISITION PAR UN PETIT LORRAIN
DES SENTIMENTS QUI DONNENT UN PRIX A LA VIE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100
PLACE BEAUVAU

1918

Justification du tirage :

N° 3,895

A MA CHÈRE PAULETTE

M. B.

LES AMITIÉS FRANÇAISES

IN HYMNIS ET CANTICIS

I

Il n'est pas deux feuilles identiques.

Quand je regarde sur le sable, au bord de la mer, les innombrables enfants de juillet, d'août et de septembre, je puis croire qu'ils se ressemblent autant que font entre eux les crabes qu'ils tracassent ; mais, n'en déplaise aux âmes idylliques, pour juger nos contemporains nous avons d'autres éléments que nos innocentes

matinées de plage. Chacun de nous, s'il a usé des hommes et s'il dut leur donner peu ou prou de sa confiance, a fait ses écoles; qu'il s'y réfère. Les miennes m'ont persuadé que nous ne partons pas tous d'un même point. Le moindre embryon résulte d'une longue accumulation de forces. Là-bas, au large, sur la haute mer, et là-bas aussi, dans les hautes époques, il y a des poussées qui commandent cette vague et ces petits Français dont la mise en présence amuse ma flânerie. Chacun de ces enfants a sa structure mentale; chacun d'eux est le produit non point seulement de forces physiologiques, mais de forces morales et politiques indéfiniment variées. Sur ce sable, voilà des Normands qui viennent de l'antique Danemark, des

Bretons où survivent les Celtes, des Lorrains qui subirent le flot de Germanie; voilà des serfs et des maîtres, voilà des êtres bien nés et des dégradés; voilà des intelligences à la fois fines et blasées et voilà des cerveaux neufs, puissants, mais qui prendront les choses avec trop de sérieux. Toute la forêt, d'un même mouvement, semble réagir aux actions de la tempête ou du soleil; à bien voir pourtant on n'y trouverait pas deux feuilles identiques.

Je ne suis pas l'homme des souhaits impossibles. Ceux qui les formulent m'inspirent la même répulsion physique dont me trouble le désordre d'un épileptique. Je laisse aux intelligences rudimentaires leurs grandes rêveries d'optimisme béat.

C'est quelque chose de dégradant et qui convient proprement aux esclaves de répéter avec obstination qu'il faut qu'une chose soit parce que cette chose serait juste. Je n'attends donc pas d'un éducateur qu'il tende à rétablir l'égalité parmi des individus qui furent soumis, dans leur préparation séculaire, aux influences les plus diverses. D'étape en étape, j'ai vérifié cette grave parole faiseuse de paix, qu'on ne donne à un homme que ce qu'il possède déjà. L'amour et la douleur, les plus beaux livres et les plus beaux paysages, toutes les magnifiques secousses de la vie ne font qu'éveiller nos parties les plus profondes, nos territoires encore mornes. Je demande simplement à l'instruction primaire qu'elle facilite pour chaque individu la pleine

jouissance des forces accumulées par sa série héréditaire.

Les mères le savent bien. Leurs caresses délient, de semaine en semaine, les bandelettes de la petite momie. Cette jeune Belle au bois dormant, fille ou garçon demain, mais qui n'est encore qu'une chrysalide demi-animée, ouvre les yeux, voit dans un doux visage incliné comment elle pourra plaire ; encouragée, blâmée, redressée, si elle hésite à droite, à gauche, lle se fixe et s'engage enfin dans la route royale de ses pères et mères.

Joseph de Maistre se rappela toujours les premières lectures que, dans son plus bas âge, sa mère lui faisait de Racine : « Je ne le comprenais pas, lorsqu'elle venait le répéter sur mon lit et qu'elle m'endormait

avec sa belle voix, au son de cette incomparable musique. J'en savais des centaines de vers avant de savoir lire, et c'est ainsi que mes oreilles, ayant bu de bonne heure cette ambroisie, n'ont jamais pu souffrir la piquette. » J'aurais tort de rappeler cette tendre historiette sur l'éveil d'un grand talent, si elle devait réduire, resserrer ma thèse. Laissons toute application particulière. Qu'il s'agisse de dresser un artiste, un soldat, un commerçant, ou rien qu'un honnête homme, la question n'est pas d'apporter du dehors quelque chose à un enfant, mais d'ébranler son émotivité.

II

L'imagination précède la raison.

Le philosophe F. Ravaisson constate que, chez les enfants, l'imagination devance la raison. Il demande que, dans l'instruction primaire, la culture de l'imagination occupe la première place. Et empruntant une expression à l'hymne de saint Ambroise pour la Fête-Dieu, il dit que l'enfance et la jeunesse devraient être nourries dans le culte de la plus

haute beauté, élevées *in hymnis et canticis.*

Cette phrase (citée par Henri Brémond) verse sur moi un émerveillement. J'entends, sur l'arbre encore obscur, les oiseaux qui font un concert pour le départ de la dernière étoile ; je vois les enfants de l'île de Rhodes qui s'en allaient de porte en porte, au retour du printemps, réciter le *Chant de l'hirondelle* ; je songe aux jeunes filles de Saint-Cyr, quand elles répétaient, guidées par Racine, les cantiques d'Esther et d'Athalie et que leurs voix pénétraient les cœurs.

Si l'on se baigne dans la mer, il y a des vagues qui nous pressent de toutes parts, et sur leur puissance notre faiblesse s'élève avec allégresse ; et dans l'existence aussi, à ceux-là même qui paraissent des âmes à

ras de terre, il arrive qu'ils soient soulevés par un surcroît d'énergie. Mais ces élans que nous donnent la vue d'un très beau paysage ou la connaissance de quelque action héroïque sont courts, pauvres, artificiels, auprès de l'enthousiasme où vit continuellement un petit être de qui la pensée s'élève avec la flamme qui monte, se fait angélique devant la blanche neige, gazouille à la lune et chante à nous attendrir à cause d'une heureuse digestion. En passant par des âmes que rien n'encombre, les images de l'univers reprennent toute jeunesse. A peine la petite tête infiniment mobile, caressante, craintive, s'est-elle hors du nid penchée, que l'âme enfantine, cette jeune captive, commence son prélude :

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson,
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin :
Je veux achever ma journée.

A. Chénier.

Enivrant désir de vivre! Souvenir de juillet et de ma campagne lorraine que je respire le matin, quand mon petit garçon chante encore dans son lit et que les oiseaux déjà causent tous sur les branches!

III

De tous ces chants faire un seul chœur.

Les enfants sont des petits Davids qui dansent et chantent devant l'arche avant de savoir pourquoi leur arche est vénérable. Le problème de l'instruction primaire, c'est de leur donner de la beauté ou, plus exactement, de favoriser leur faculté innée d'expansion, de les aider pour qu'ils dégagent ce qu'ils possèdent de naissance : un continuel enchantement, le sens épique

et lyrique, un hymne, un cantique ininterrompu.

Sit laus plena, sit senora,
Sit jucunda, sit decora
Mentis jubilatio.

Le délicat, c'est de nourrir cette disposition naturelle sans la déformer, et le plus délicat, c'est de faire entrer ce chant individuel dans le chœur social. Il convient que chacun de ces petits innocents garde son accent juste; il faut en outre que toutes ces voix, tous ces gestes, tous ces corps si frêles se meuvent en cadence. Quels mots, dès lors, quels rythmes proposer à ces nouveaux venus pour que leur ardeur s'accorde avec la communauté des morts et des vivants?

C'est un malheur, une perte irréparable,

qu'un enfant grandisse en dehors de sa vérité propre et qu'il échange son chant naturel contre une cantilène apprise, car il devient un être artificiel, un homme-mensonge. Vous rencontrez beaucoup d'hommes-mensonges dans la vie. Ils ne disent jamais ce qui leur « chante » vraiment; ils disent, et même ils croient penser des choses qui, de l'extérieur, sont tombées au fond de leur conscience. Ces hommes-mensonges peuvent être des écrivains, et voilà pourquoi tant de livres manquent de sensibilité vivante; mais ils pullulent surtout dans la vie mondaine, qu'ils rendent insupportable. Les personnes qui peuplent les salons s'attribuent de bonne foi des goûts et des dégoûts qui ne furent jamais les leurs. S'il en résultait

seulement des œuvres et des conversations fastidieuses, le mal déjà serait grave, mais il est pire : des individus qui ne se mettent pas d'accord avec eux-mêmes et qui contrarient leur innéité font de détestables éléments sociaux. Au lieu d'être un mot dans une phrase commencée par leurs pères et que continueront leurs fils, ils bégaient, coupent tout le sens.

IV

A pile ou face.

Nous ne rêvons pas d'un Eldorado. Nous ne sommes pas les éternels émigrants qui dessinent au bord de la mer mystérieuse et sur le sable d'un rivage détesté les épures d'un vaisseau de fuite. Nous sommes des traditionnalistes.

Quand toutes les idées entrent en concurrence dans l'âme d'un enfant, je m'applique à favoriser la poussée de ses

ancêtres. Je lui donne un dressage tel que jamais il ne se reniera. J'oblige à reculer a stérile, la niaise inquiétude, celle qui n'est point l'exigence des grands cœurs, mais le balancement des êtres acéphales.

Par elle-même, la vie n'a pas de sens. Si nous repoussons la règle, quelle qu'elle soit, qui disciplina nos pères et à quoi nous approprie notre structure mentale, nous n'avons aucune raison de choisir une vérité plutôt qu'une autre dans le riche écrin des systèmes. Il ne nous reste que de jouer à pile ou face.

Au berceau d'un orphelin, à l'hôpital, comme pis aller, il faut bien que l'on appelle la froide déesse Raison. Pitoyable nourrice! J'aimerais mieux la mort que cette infatuée. Par contre, un petit enfant

chez qui l'on distingue et vénère les émotions héréditaires, que l'on meuble d'images nationales et familiales, tout au cours de sa vie, dans son fond possédera une solidité plus forte que toutes les dialectiques, un terrain pour résister à toutes les infections, une croyance, c'est-à-dire une santé morale.

V

Solidarité, Affinité, Amitié.

Les hymnes et les cantiques dont je voudrais nourrir un enfant favoriseront en lui toutes les influences familiales, régionales, historiques et corporatives: mais l'on me comprend bien mal si l'on attend que j'énumère les avantages de ce racinement. Sa véritable efficace sera dans une activité profonde et inexprimable, dans une piété infiniment riche et vibrante, dans

une orientation qui, sans contraindre un jeune être, lui suggérera de quoi exercer sa virilité.

Les aptitudes d'une famille et d'une région comportent simultanément plus de puissances qu'il n'y en a dans les paroles par où elles se définissent, ou dans les biographies qui les signifient. C'est pourquoi des enfants à qui nous transmettons les formules originaires et les mélodies premières de leur race gardent toute liberté d'interprétation. Que chacun d'eux varie à son gré ses périphrases et ses digressions. L'éducateur ne se propose que d'aimanter l'individu ou plutôt de lui faire connaître comme une réalité qu'il est un aimant.

Toutefois si l'on insiste pour que nous précisions cette beauté dans laquelle on doit,

à notre avis, élever un jeune Français, nous pouvons répondre que le recueil des thèmes propres à nourrir les jeunes imaginations de chez nous devrait s'intituler : *les Amitiés françaises*.

Comme on dit quelquefois qu'il y a de l'amitié entre le fer et l'aimant, on peu supposer, d'une manière analogue, une amitié entre un homme aimanté (par son éducation) et le sol, la classe de ses pères. Je puis encore rappeler qu'Empédocle expliquait la formation de tout organisme par un triomphe de l'amitié sur la discorde, et ce qu'il désignait sous le nom d'amitié est à peu de chose près ce que nous entendons aujourd'hui sous le nom d'adaptation.

Les amitiés françaises! J'écarte le mot

de *solidarité*; on l'a gâté en se préoccupant d'y mettre ce qui, dans le vocabulaire chrétien, est *charité* (1). Quand nous voudrons marquer ces sentiments instinctifs de sympathie par quoi des êtres, dans le temps aussi bien que dans l'espace, se reconnaissent, tendent à s'associer et à se combiner, je propose qu'on parle plutôt d'*affinité*. Le fait d'être de même race, de même famille, forme un déterminisme psychologique; c'est en ce sens que je prends le mot d'*affinité*. Mais si ce fait brut, l'*affinité*, est humanisé et cultivé systématiquement, si la notion que nous en prenons est mêlée de tendresse et de respect, ne suis-je pas autorisé à le nommer *amitié*? Entre un jeune Lorrain conscient

(1) Voir la note à la fin du volume.

et sa vallée de la Moselle (pays chargé de la plus incontestable noblesse historique) il y a autre chose qu'une *solidarité*, autre chose qu'une *affinité* : il y a une AMITIÉ.

VI

Oh ! la vieille maison de mes jeunes parents
(ADRIEN MITHOUARD.)

Il est clair que, si je veux qu'un enfant donne son amitié à toutes les choses qui la méritent, il ne servira guère que je lui fasse apprendre par cœur les plus beaux aphorismes du monde...

Il faut que je trouve des images qui soient vivantes pour un petit garçon dans sa vie de tous les jours, des images,

entendez-moi bien, qui déchaînent en lui de la musique.

Si j'interroge mes premières années, j'y vois d'abord un paroxysme de tumulte français : sous un soleil fulgurant, des trains chargés de soldats — de soldats par milliers, suants, ivres et débraillés — couraient à la frontière (juillet 1870), alors que toute ma petite ville, les hommes, les femmes et les enfants, penchée aux barrières de la gare, leur tendait du vin, du café, de la bière et de l'alcool encore, en criant : « A Berlin ! » Nous faisions pour le mieux ! Et peu de jours plus tard, sous la pluie, pendant une interminable journée de douleur et de stupéfaction, ce fut, pêle-mêle, cavaliers avec fantassins, et les soldats boueux insultant les officiers, dont un

général pleurait (du moins ma jeune imagination me persuada qu'il pleurait), ce fut l'immense et sale confusion, les troupeaux en retraite sur Châlons. Et puis le surlendemain, à huit heures du soir, dans l'ombre, au milieu de notre silence, apparurent cinq uhlans, qui chevauchaient, le revolver au poing. Ils précédaient la puissante nappe des vainqueurs, dont l'odeur immonde de graisse, de cuir, de chicorée, m'est aujourd'hui encore présente... Après cela, tout Wagner et tout Nietzsche et leur solide administration, qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse? Ce n'est pas la question de savoir où est la supériorité. Tout mon cœur est parti dans ma sixième année par la route de Mirecourt, avec les zouaves et les turcos qui grelottaient et qui

mendiaient et de qui, trente jours avant, j'étais si sûr qu'ils allaient à la gloire.

Une autre image, une autre source, voulez-vous? Quand j'avais dix ans, d'une petite ville alsacienne, avec mon père encore jeune, tous deux seuls, le matin, par les longs circuits forestiers, nous montions aux ruines mystérieuses du château d'Andlau ou bien du Spesbourg. Forteresses féodales que j'apercevais continuellement sur la montagne depuis notre jardin, mais qui me semblaient inaccessibles, presque inconnues des hommes, toujours prêtes à loger des puissances redoutables. C'était neuf, dix heures, et déjà le radieux soleil de septembre. Mon père, assis près de l'abîme, fumait ses cigarettes devant la plaine sublime d'Alsace; je négligeais

les mûres aux ronces, et, surexcité par la solitude, par le silence, par le désastre de toutes ces ogives, je jouissais d'un double songe sur l'espace et sur le passé! O chétif bonheur! Au bout de trente années, il me porte encore; il ne laisse point que je me plaise dans les théâtres ni dans les salons. Leur encombrement me gêne et me stérilise, quand la solitude toujours me dispose à m'ébranler sous le moindre choc...

Mais écartons ces images qui s'appellent les unes les autres, comme les échos dans la montagne où j'ai ma source, et qui nous sortiraient trop vite de quelques raisonnements préalables, utiles à l'intelligence de ce petit livre.

VII

La petite fille aussi vieille que l'Inde.

Si nous cherchons le meilleur dressage pour qu'un enfant se fasse de convenables « amitiés », il faut d'abord que son imagination se forme en toute confiance auprès de ses parents. Une magnifique condition, c'est ensuite que le pays où il habite, au lieu d'être une chose inanimée, un milieu morose, devienne une influence. Toute région présente une pensée, et cette

pensée demande à pénétrer les cœurs. Que l'enfant la respire. Il ne s'agit point de savoir des choses sur un pays, car cela fait une assez vaine curiosité, mais, tandis que l'enfant s'anime au contact d'un horizon, sa mobilité, son plaisir lui amassent des matériaux; et très aisément, avec de petits pèlerinages, l'on peut dégager chez un jeune garçon ses dispositions chevaleresques et raisonnables, le détourner de ce qui est bas, l'orienter vers sa vérité, susciter en lui le sentiment d'un intérêt commun auquel chacun doit concourir, le préparer enfin à se comprendre comme un moment dans un développement, comme un instant d'une chose immortelle.

Une enfant anonyme hindoue vivait au milieu du siècle dernier, de qui l'on ne

sait rien qu'un trait pour quoi je l'admire et je l'aime. Je veux parler de cette petite indigène que l'évêque anglais Reginald Heber, personnage bienveillant, un soir, rencontra dans une rue de Madras et qui se mit d'abord à fuir, puis tomba sur ses genoux et pleura : « Ah ! seigneur puissant, ne me faites pas de mal; je ne suis qu'une pauvre petite fille qui vais porter un gâteau de miel à mon père ! » Là-dessus, l'anglican fait une prêcherie : « Voilà donc, dit-il, le fruit de la longue oppression sous laquelle l'Inde a gémi depuis Alexandre. Croyait-elle que je fusse un ogre? Et quelles idées ces pauvres gens ont-ils de nous? » En vérité, cette « pauvre petite fille » était une précieuse petite Hindoue : elle ne portait pas simplement un gâteau

de miel à son père, elle était chargée de toute la nationalité de ses pères. Depuis Alexandre! Je baise vos doigts parfumés de miel, petite fille infiniment aimable et d'une merveilleuse instruction primaire.

Quant à nous qui sommes d'une formation chevaleresque et raisonnable, nous transmettrons à nos fils des images bien différentes de celles que possédait naturellement cette Hindoue, et, par exemple, à ce point de notre cycle français, dans ces premières années du vingtième siècle, il faudrait que nos enfants bien nés connussent qu'entre les légumes, les bêtes et les gens il y a une différence quantitative, mais non qualitative, de la vie, — que l'honneur du pays a des exigences cruelles, mais indiscutables, — que sur le sol de

notre patrie on respire partout de la noblesse, — qu'il y a un devoir spécial des hommes libres français vis à vis des Alsaciens-Lorrains prisonniers, etc.

On feuilletera ce cahier. Puisse autour de mes enluminures grossières se reformer, par la collaboration du lecteur, ce qu'il faut de mystère, de silence et de solitude, d'ombre et de musique, pour que la beauté provoque le désir…

VIII

Ubi, mors, stimulus tuus?

Je travaille pour mon fils, mais aussi pour moi-même...

Quand nos fils sont petits, nous pouvons tout pour eux, mais nous savons qu'un jour ils se détacheront et que l'on sera deux. Il y a pourtant un moyen de les lier à nous indissolublement, c'est qu'ils se connaissent liés à la terre de nos morts, à tout ce qui nous est fondamental, à tout ce

qui porte les pères et les fils. Il convient, il est doux qu'un même chant intérieur règle le pas de ceux qui s'engagent dans le sentier de nos tombeaux et de ceux qui déjà l'ont parcouru plus qu'à demi. Je m'assure l'adhésion immortelle de mon fils si je substitue à son penchant instinctif un dessein déterminé. Quelque jour, cherchant à Paris les maisons que j'habitai et levant son cher visage déjà vieilli vers les fenêtres d'où je me penchais sur la rue, il dira : « Ses goûts et ses dégoûts dans chacun de ses âges demeurent mes goûts et mes dégoûts successifs et, comme il a mis ses pas dans les pas de nos aïeux, je vis pour repasser sur leurs traces communes en vérifiant leurs impressions. »

Quelques personnes au regard un peu

court pourraient être tentées de joindre, en épigraphe, aux idées que nous exposons, le cri enthousiaste des églises au matin de Pâques : « *Ubi est, mors, victoria tua? Ubi est, mors, stimulus tuus?* Mort, où donc est ta victoire? Mort, où donc est ton aiguillon? » A Dieu ne plaise que nous diminuions nos chances de persuader, mais la discipline que nous vantons ne brisera pas l'aiguillon de la mort. Bien que je sois convaincu que des fils dignement nés et dressés continuent et répètent leurs pères, bien que je sache qu'à toutes leurs minutes ils se souviennent des actions qu'ils ont subies à travers les siècles, au point que notre état me semble la récapitulation de tous les états français antérieurs, je vois trop qu'il ne peut s'agir que d'une immor-

talité conditionnelle. Nous ne sommes pas impérissables, mais, au contraire, très fragiles, très vulnérables, et tous les dressages que nous mettons au service de la tradition ne nous permettent qu'un prolongement des plus précaires...

IX

Les fées elles-mêmes s'écoulent.

... Il serait doux et vraiment beau de vivre ensemble une vie française, — honneur, aventures, discipline et lucidité, — de la vivre et de la juger côte à côte; mais le pénible n'est point tant que je te précède, Philippe, sous notre grave terre natale, c'est plutôt que, te laissant seul, je ne suis pas certain si tu trouveras en France, toi qui ne saurais vivre ailleurs, un ordre pour

s'y placer, une communauté où les mots gardent leur sens.

Pouvions-nous choisir notre heure dans ce vieux, dans ce long destin dont nos aïeux vécurent les heureuses saisons? Il n'appartient même pas au père de soustraire son fils à l'universel déterminisme. Au neuvième siècle, un barbare, le Scandinave Lodbrez, jeté dans une fosse profonde et parmi les reptiles, chantait : « Les hommes sont esclaves du destin, ils obéissent aux décrets des fées qui président à leur naissance... » Un jour, les fées de ton berceau, c'est-à-dire notre terre natale, notre famille et l'honneur français, cèderont elles-mêmes, comme nous faisons, à l'éternel écoulement des choses. Nous n'avons pas choisi le point, sur le fil de la rivière, où

nous apparûmes un instant pour jouir du soleil.

Un serpent d'émeraude est au fond de l'eau claire ;
Quand je m'y suis baigné, le traître m'a mordu.

La douceur de cette plainte rejoint la magnanimité du barbare Lodbrez. Qu'y pourrions-nous, Philippe, si cet arbre des fées, la France, avait vraiment reçu l'invisible piqûre dont chacun dépérit?

Dans cette exécrable hypothèse même, ce sera un grand bénéfice que nous ayons protégé, cultivé certaines semences chez les nôtres. S'ils manquent leur destinée, du moins auront-ils connu leur vocation. Quand la patrie ne les porterait plus, ils porteraient en eux la mystérieuse forêt des rêves de la race! Qu'un mot français vienne y tomber, c'est un bruissement de toute l'âme.

A mesure qu'il s'éloigne de sa jeunesse, chacun se sent une vie moins maigre. La solitude surtout est peuplée; elle est le lieu de nos plus abondantes conversations. Certains jours, si je me promène, il me semble qu'en moi une digue se crève et qu'ardentes et colorées mes idées transfigurent le monde. Tout m'arrête, me parle, m'écoute; tout m'est un buisson ardent. J'ai fait beaucoup d'étapes diverses sur la vie, et dans chacune, quand je marchais, une cadence passait de tout mon être dans mes pensées. C'est un rythme que me donna celle qui nourrit mes premières imaginations. Serait-ce assez d'une éternité pour écouter cette multitude des hymnes et des chants qui m'assaillent, variations indéfinies sur trois thèmes de mon enfance?

X

L'électuaire.

Nul désastre n'enlèverait à nos fils la jouissance de connaître leur soumission aux lois implacables, aux nécessités. Nos fils seront bien payés s'ils éprouvent parfois l'enivrement à noyer le cœur que c'est, par une somptueuse journée commençante ou par une pluie continue, de porter une fleur sur une tombe et de mettre dans cette démarche, à pleines brassées, tous

nos jardins, toutes nos cultures de songes.

A la fin de la grande scène d'évocation, quand le Manfred de Byron se jette aux pieds de celle qui mourut de son amour, et quand cette ombre énigmatique se refuse à lui pardonner, nous pensons d'abord qu'il s'éloigne dans les convulsions du désespoir, mais les Esprits prononcent une parole imprévue qui toujours me fit sursauter comme un trait inoubliable de musique : « Voyez comme il se domine lui-même et soumet ses tourments à sa volonté ! »

De quelque manière que l'injuste vie nous tourmente, pour dominer nos réactions, le mieux est que nous contemplions, dans cet immense brouillard de la Nécessité qui nous opprime, dans cette nébuleuse

qui règne sous les cieux, quelques points brillants et saillants.

Peut-être ressemblons-nous à ces empiriques anciens qui, incapables de séparer les principes actifs et les matières indifférentes, associaient un grand nombre de substances médicamenteuses avec l'idée de parer ainsi à tous les maux mal connus. Peut-être notre thérapeutique morale n'a-t-elle pas dépassé la science d'Isabeau de Bavière, qui se soulageait avec des mélanges de perles d'Orient, de rubis d'Alexandrie, de jacinthes et de ducats d'or. Je possède un électuaire à la fois riche et grossier. J'ai confiance pour atténuer certaines peines morales dans un opiat fait de soumission à la terre natale, de fidélité aux morts et de connaissance que tous nos actes entreront

dans l'héritage social. Nous ne sommes pas en état de mesurer l'action de chacune de ces forces. Nous employons tout d'un bloc les perles, les rubis, les ducats d'or que nous avons arrachés à notre sombre divinité. Les anciens donnaient à leurs électuaires les titres emphatiques d'*athanasia,* qui veut dire « immortel », *ambrosia* ou « divine », d'*isotheos* ou « égal à Dieu », d'*isochrysion* ou « semblable à l'or »; pour désigner la composition que je propose je demande un mot signifiant « qui guérit par l'intelligence de notre rédestination ».

XI

Mais pourquoi donc hâter la vie et de ton enfance si vite conclure à ta maturité? Pourquoi sortir de la douceur présente et mesurer nos raisons de craindre? Pourquoi d'un babillement coupé de jeunes rires me distraire et pourquoi me pencher, Philippe, sur le vaste silence où ma tendresse manque d'appui?

CHAPITRE PREMIER

LE TROU

Depuis trente jours, par le froid printemps, un petit garçon respire le bon air de la montagne, au-dessus du lac de Genève. Il a presque trois ans et s'occupe de former son vocabulaire. La Suisse ne lui a fourni qu'un mot, mais accordé subtilement avec des sentiments mystérieux et profonds dont il n'avait pas encore pris possession. Comme sa balle était tombée à travers le grillage, dans le précipice, dans le « trou » que sur-

plombe l'hôtel, il s'est d'abord beaucoup ému, puis il a ri comme d'une farce, d'un escamotage. Depuis vingt jours, Philippe vit intellectuellement de cette belle expérience, de ce « frisson nouveau ». Il menace chacun, même sa bonne, même sa petite maman, de son doigt qu'il voudrait lever et qui reste un peu courbe, et il dit :

— Toi, tu vas aller dans le trou.

Ses airs de visage font un commentaire à cette phrase un peu brève et ne laissent pas de doute : « Une fois dans le trou, veut-il dire, tu seras bien attrapé, car tu sais une chose, c'est qu'on n'en sort jamais. »

Une préoccupation si constante, qu'il mêle de rires ingénus, scandalise et peine un peu.

Les hôtels, c'est amusant parce qu'on y trouve toujours des camarades. Il y a d'abord la petite Américaine Anita, de qui la maman se décollète le soir. C'est une grande fille de sept ans, mais si brusque qu'on ne peut la plier à aucun jeu. Tandis que le petit garçon est toujours prêt à chanter *Marlborough* et *Au clair de la lune*, ou bien à faire des farces, comme de se pencher à l'oreille d'une personne pour n'y rien dire, ou bien à courir en tenant un ami par la main, Anita ne sait que se sauver, s'arrêter brusquement, se courber, les mains sur les genoux, et crier : « Philippe! Philippe ! » avec la férocité d'un oiseau qui a faim. Même, un jour, elle a pris à pleines mains la sciure de bois d'un cendrier et l'a jetée dans le cou de sa bonne, qui ramas-

sait la balle sous un meuble. C'est une chose qui a beaucoup scandalisé Philippe, mais enfin cela ne permet plus qu'il oublie sa petite amie.

Il y a aussi un gamin anglais, vêtu six jours d'un jersey et, le dimanche, d'un maillot sang de bœuf. Son plaisir, c'est de courir de toutes ses forces le long d'une pente où les Suisses eux-mêmes vont en disant un *Pater* sur chacun de leurs pieds. Et les parents de Philippe ont déclaré : « Demolins peut avoir raison, mais nous n'avons pas assez de Philippes, pour laisser le nôtre s'engager sur cette pente-là. » Une telle témérité, qui fait mettre en interdit le petit Anglais, lui donne nécessairement beaucoup de prestige aux yeux d'un garçon de trois ans qui porte encore des

jupes et qui regarde de loin. Enfin, toutes les « nations » de l'hôtel montrent beaucoup de gentillesse et disent : « Bonjour, Philippe », quand Philippe passe en glissant, à la main de sa bonne, sur le parquet des corridors ; mais les plus empressés, ce sont les petits Suisses, les enfants de l'hôtelier : dès le matin, ils viennent sous le balcon de Philippe, ils sollicitent d'assister à ses repas ; il les bat, les renvoie, les réclame, fait le despote et tire de leur soumission une vanité asiatique...

Eh bien ! le jour du départ est arrivé, et tous ces amis, Philippe vient de les quitter avec une indifférence totale. Les petits Suisses étaient sur le quai qui criaient : « Adieu ! Philippe », mais il n'a pensé qu'à la locomotive.

En vain, pour apprendre à connaître leur fils, une fois le train en marche, ses parents cherchent-ils à l'émouvoir sur Anita l'Américaine, sur l'Anglais, sur les Suisses :

— Tu sais, Philippe, tes camarades, jamais, jamais tu ne les reverras.

— Ah! dit-il avec une vive curiosité, ils sont dans le trou?

Alors son père et sa mère, sans hésiter, se félicitent : « C'est très heureux! Nous croyons qu'il n'aura presque pas de cœur. Il en acquerra en devenant grand, pour ses parents, pour ses grands-parents, pour deux ou trois amis. Avec tous les autres, il sera aimable, mais ils pourront bien aller dans le trou sans que le pauvre chéri se fasse de chagrin. »

Et ils disent encore : « Comme il se développe ! Il a beaucoup profité de la Suisse, qui est un pays de bien-être sans plus. Le voilà maintenant avec une petite philosophie. Que serait-ce si on lui faisait voir l'Italie ! »

J'ai toujours regretté d'avoir reçu mes premières impressions d'Italie par la fenêtre d'un wagon. Le chemin de fer, trop rapide et trop fermé, nous débarque brusquement dans Turin, Gênes ou Milan sans que nous ayons joui de la transformation du ciel et des campagnes. Philippe sera plus favorisé. Il va passer le Simplon en voiture et en traîneau. Le médecin de Paris, consulté par dépêche, n'y voit pas d'inconvénient si l'on prend des précautions.

Tout de même un rude départ! Il faut une belle petite santé de trois ans pour se trouver à six heures du matin, en avril, sur la place de Brigue. Mais c'est si joli, un coupé de montagne, avec des chevaux pleins de grelots et qui s'ébrouent, joyeux, d'aller en promenade!

On part, on monte, monte les rampes infinies, et Philippe se met à dormir entre ses parents, que le remords agite. Qu'arriverait-il si l'on trouvait là-haut une tourmente? Ils enveloppent de toutes les couvertures le petit garçon. Au bout d'une heure, il se réveille; grande fureur d'avoir la tête dans un châle de laine! En vain lui montre-t-on les beaux effets du soleil sur les pentes et là-bas, jusque dans la vallée du Rhône; en vain la montagne de sapins

finit-elle en neige et, plus haut encore, en brouillards indéterminés. Tout ce grand décor, d'un tragique à la Manfred, n'affaiblit point chez Philippe le tragique d'avoir une coiffure excentrique. Il crie et donne des coups de pied.

— Voyons, petit Philippe, apaise-toi ; un pareil moment est très indiqué pour que nous soyons tous les trois parfaitement heureux.

Et tout d'un coup il rit, nous montre une merveille qu'il vient de découvrir dans l'immense paysage alpestre. C'est, aux basques de la veste du postillon, deux boutons de cuivre qui luisent. Le voilà occupé, charmé, conquis.

On sait bien que les Alpes ne sont pas à la mesure d'un petit garçon. C'est même

cette effroyable disproportion que l'âge n'atténue point qui nous accable, le jour où nous en prenons conscience, d'un poétique sentiment d'impuissance devant les spectacles sublimes. Mais tout de même, deux boutons de cuivre préférés à tout le Simplon! cela m'humilie, car j'aimerais que Philippe fût un petit peu exceptionnel.

— Permettez! dit sa maman, quand Philippe commencera à distinguer les belles choses dans l'univers, il commencera aussi à se détacher de nous.

On atteignait les hauts royaumes de la montagne. La neige alpestre, en cette saison, y compose d'immenses espaces immaculés. Pas un souffle, presque de la chaleur. La voiture un instant s'arrêta et,

avec elle, la sonnaille des chevaux : c'était aussi beau que Venise vue du large, quand le matin colore ses eaux d'or, de pervenche et de rose. Depuis une heure nous nous taisions et le petit garçon faisait la marmotte ; soudain, le doigt tendu, il s'enthousiasma :

— Les chevaux qui ont de la neige dans les pieds !

Oui, Philippe, sauf les instants où il rêve d'un petit sac de figues, entr'ouvert de temps à autre, passe le Simplon sans rien remarquer que deux vieux boutons de cuivre et les sabots neigeux des chevaux. Bien plus, le confesserai-je ? telle est sa ténacité, sa force de persuasion, qu'il me détourne du silence immense et de la paix qui nous entourent, pour m'attacher à ses

préférences. Elles le laissent pourtant se lasser. Il réclame des jouets. On lui parle du traîneau qu'il faudra prendre à l'hospice du Simplon pour franchir la gorge un peu dangereuse du Gordo. Une voiture sans roues, c'est ça qui est joli! Il ne se tient plus d'impatience.

Enfin voici l'hospice minuscule et romanesque dans des déserts éblouissants et voici, tout auprès, le traîneau. Le temps d'y transporter les malles, nous partons par l'horreur de route qu'offre en avril le haut du Simplon. Taillée dans la neige et bordée par un prodigieux abîme, c'est à peine si elle a la largeur de notre éhicule..

— Cocher, pourquoi ce cheval non attelé qui trotte à dix mètres devant nous?

— C'est pour essayer le chemin.

Les voyageurs ne l'avoueraient pas, mais ils ne sont guère rassurés; l'abîme leur donne le vertige, et naïvement, à la muette, ils maintiennent des deux mains le traîneau, qui file, tandis que le postillon, de son long fouet, égaie le cheval de tête, maintient à droite, à gauche ses tireurs, dont le moindre faux pas nous précipiterait, et se déplace lui-même de minute en minute pour faire les pesées convenables.

— C'est gentil, n'est-ce pas, Philippe, le traîneau?

— Non, ça ne me fait pas plaisir.

Petite plainte murmurée d'abord avec une sincérité comique, mais qu'il répète maintenant avec une angoisse grandissante, au point qu'on en a un peu de chagrin. Et puis voici le mot qu'il n'avait jamais dit,

le pauvre innocent, et par où il entre dans la pleine humanité :

— J'ai peur!

Avec quel accent déchirant!

— Peur de quoi, puisque je tiens ta main?

— J'ai peur d'aller dans le trou.

— Je vais te prendre sur mes genoux, ton petit corps serré contre moi. Ne regarde pas à droite, Philippe; vois à gauche le beau mur de neige. Quand je tiens mon petit garçon, il ne peut jamais lui arriver de mal.

— Ah!

Comme c'est pénible, quand Philippe fait cet « ah! » (un peu étonné, mais tout de même plein de crédulité), de penser que mon affirmation n'est pas complètement vraie!

A chaque secousse que donne un coup de fouet ou un élan des chevaux, à chaque effort du vent qui voudrait nous faire perdre l'équilibre, le petit garçon jette un regard vers le précipice, que je lui masque de mon manteau. Je le sens qui tremble ; je l'entends qui pleure : « Le trou, nous glissons dans le trou. »

— Non, Philippe, tu n'y glisseras que trente années après que j'y serai, vingt années après que ta petite maman y sera. Tant que je demeurerai, jamais Philippe n'ira dans le trou. Vois comme les chevaux sont gais : ils rient que tu inventes d'avoir peur. Les chevaux, le cocher, petite maman, moi, c'est nous tous que Philippe mettra dans le trou.

A l'auberge de Gondo, le dernier village

suisse, tout le monde s'est rassemblé pour donner son avis sur le petit garçon, qui pourrait avoir froid. Et pour le décider à permettre qu'on frotte de neige ses pieds nus, chacun se donne l'onglée à pétrir des boules, des bonshommes.

Est-ce le soleil qui s'est mieux dégagé? Dès les premiers tournants de la descente, on a senti le bien-être d'Italie. En vain les Alpes gardent-elles leurs vastes proportions; en vain les sapins sans verdure continuent-ils de jouer les titans foudroyés; en vain la montagne qui s'abaisse nous rappelle-t-elle l'Auvergne des environs de Besse, puis la vallée vosgienne de la Vologne : quelque chose d'aimable, ici, flotte sur la nature, qui n'a son pareil dans aucune

région du Nord et qui très vite a su rasséréner Philippe. Il se réjouit, au traverser des hameaux, si nous lui lisons les enseignes des magasins. Ces syllabes italiennes bien sonores et chantantes lui font une musique qu'il gazouille en la coupant de rires.

Vers cinq heures on déboucha brusquement sur Domo d'Ossola, où les arbres sont d'un vert tendre, les vignes fortes et jeunes, l'atmosphère déjà virgilienne. Il y avait des rues animées, des villas en marbre et le tiède soleil finissant d'une journée de quiétude. Nous quittons la voiture pour le chemin de fer. Une fois installés dans le wagon, je mets à la portée du petit garçon tous les discours excitants que les gens du Nord, Français du seizième siècle ou Fran-

çais de Bonaparte, entendirent de leurs conducteurs en descendant la pente italienne des Alpes : « Philippe, tu respireras des fleurs innombrables et nouvelles; c'est le pays des figues; la musique te réjouira sous le soleil et sous les étoiles, et des petits camarades t'attendent qui savent plus de jeux qu'il n'y en a dans toute la Suisse. »

Il dormait en arrivant à Gravellonna et ne se réveilla même point quand nous le transportâmes dans l'omnibus de Pallanza.

Dès le lendemain matin, nous gagnons en barque l'isola Madre, bouquet odorant sur le lac bleuâtre, où Philippe, sous des feuillages tropicaux, parmi les paons et les faisans, ramasse des fleurs de gardénia. Par milliers, elles parfument et diaprent la terre. Ses mains remplies, le voilà bien en peine;

il demande à retourner au lac de Genève pour y chercher un petit seau de jardin qu'il a oublié.

— C'est qu'il faudra reprendre le traîneau, la voiture sans roues.

En une seconde, comme la rougeur envahit le visage d'un timide, la crainte afflue à fleur de peau sur tout ce petit corps d'innocent. Il explique qu'on peut très bien mettre des fleurs dans ses poches...

Le grand air respiré la veille lui a si fort enrichi le sang qu'après déjeuner, quand une Anglaise joue du piano, il commence à circuler bravement au milieu des étrangers, puis à danser. Je connais un bazar sur le petit port de Pallanza, et pour récompenser Philippe d'être si bien portant,

je déclare qu'immédiatement et tout seul je vais aller chercher le seau de jardin sur le lac de Genève.

Philippe d'abord se réjouit, puis brusquement. ô surprise! il va se fourrer sous une table. C'est toujours le signe d'un gros chagrin. On le tire de cette humble pénitence, le visage bouffi de larmes toutes prêtes et qui éclatent dans un cri désespéré d'affection :

— Je ne veux pas, je ne veux pas que tu ailles dans le trou!

Italie! terre émouvante! *Salve, magna parens*... Elle nous fait aimer la vie, même dans les autres. C'est l'éternelle éducatrice et qui continue d'adoucir les jeunes barbares. Nous nous félicitons d'avoir mené l'un deux par delà les Alpes.

CHAPITRE II

LES CLIMATS

Je doute si le petit garçon Philippe aimait naturellement les bêtes. A deux, trois ans, il se jetait sur le caniche et sur les chats avec une sorte de fureur nerveuse. Les chats filèrent sous les meubles, gagnèrent la porte et bientôt cessèrent leurs visites. Il continua de poursuivre et d'étreindre Simon, dit le *Velu*. « Bonne bête... il est beau... pas méchant. » Le reste de ses propos s'étouffait dans la four-

rure de ce fameux caniche, où il plongeait sa figure. Puis, tout à coup, on entendait deux cris : de l'animal, qui n'aime pas qu'on froisse ses longues oreilles, et de Philippe, qui, mordillé un peu trop fort, s'épouvantait.

— Je veux qu'on le punisse — disait-il.

— Non, c'est lui qui a raison : tu l'ennuies toujours.

« Je l'ennuie ! » Quelle injure ! quelle idée insupportable à un petit garçon que les grandes personnes ne peuvent pas regarder sans sourire et sans dire en ouvrant les bras : « Bonjour, Philippe ; viens un peu avec moi, Philippe ! »

Dès lors il mit son orgueil à séduire ce caniche que les siècles ont préparé au parasitisme et qui dit à tout venant, avec sa queue,

ce que chante Kundry, dans *Parsifal* : « Servir ! servir ! »

L'animal qui fut de toutes les promenades et de tous les repas, qui assista au « Je vous salue, Marie » du coucher, et au chocolat du matin, s'attacha de tout son cœur et de tout son estomac à son petit maître, car il apprit à le connaître comme un inépuisable sucrier. Et quand ils avaient joui de la journée en commun, c'est avec un même sentiment du devoir accompli que, vers les huit heures du soir, l'un en Z dans son lit, et l'autre en O sur le tapis, commençaient de souffler régulièrement. Mais le souffle de Philippe dans la nuit, sans être plus honnête, me semble plus noble. Toute la maison se taisant, alors que le balancier de la pendule se hâte et nous

entraîne vers ceux qui partirent, ce petit souffle me dit : « Que t'importe ! moi, je viens, et je serai toi-même après ta mort. »

On voit bien que l'éloquent Bossuet n'a jamais eu de petit garçon dans sa chambre à coucher pour écrire que « l'enfance est la vie d'une bête ». C'est vrai que sur le gravier d'un jardin, par une matinée de soleil, un *Velu* qui remue la queue et qui jappe ressemble beaucoup à un Philippe qui gazouille et qui saute à cloche-pied. Mais sur ce brave caniche à la physionomie sans rayonnement et qui demeurera stationnaire, l'enfant exerce des pensées déjà fortes.

Quand on est encore à ras du sol, ce sont les chiens qu'on voit le mieux face à face; d'autant que Philippe, d'un beau ruban rouge, sur le front de son ami, lie

les poils noirs pour dégager les yeux. Ses parents, s'il a fait quelque chose de tout à fait gentil — par exemple, s'il a montré son affection pour eux devant des étrangers — baissent leurs paupières pour cacher leur bonheur, mais, sur la face énamourée du *Velu* qui frétille, Philippe connaît toutes ses puissances. Il éprouve le plaisir d'être aimé sans être jugé. C'est ce qu'on ne trouve pas chez les grandes personnes, parce que, tout de même, elles tâchent qu'on soit bien élevé. Et puis un chien avec qui son petit maître cause et mange des gâteaux n'a jamais ces mouvements d'humeur, ces sautes brusques, comme on en voit aux meilleures personnes, qui font gonfler le cœur des enfants sensibles. Il semble alors, rappelez-vous, que l'on soit

précipité d'une chambre pleine de musique et de bougies dans de froides ténèbres...

Entre Philippe et le *Velu*, c'est maintenant une allégresse constante, c'est franchise et despotisme. Que Philippe froisse cette fâcheuse oreille droite, qui toujours est douillette, le chien crie comme devant, car ce cri, c'est un réflexe, une sonnette d'alarme que lui a donnée la nature, mais. loin de se sauver, il redouble ses caresses. Et si je dis machinalement (un peu agacé par ce bruit) :

— Je t'assure, petit, que tu martyrises cette pauvre bête !

Philippe, qui se fût autrefois fâché, n'en retient qu'un mot :

— Pourquoi que tu as dit que c'était une pauvre bête ?

« Pauvre », cela l'attriste, éveille en lui des images de faim, de froid, de pluie dans la nuit et de petits sous insuffisants. Et je le vois qui serre son ami dans ses bras, le réchauffe, le protège et l'examine.

Est-il mordillé ? Sans se plaindre, il donne deux, trois petites tapes au coupable, qui en profite pour faire mille grâces.

— Tu as encore fourré tes doigts dans sa gueule ?

Nulle réponse, sinon, après quelques minutes, une petite main posée sur mon bras et une réprimande d'une douce fermeté :

— Je te dirai que ça n'est pas très poli de dire « gueule » ; ça se dit seulement d'une bête féroce.

Ainsi Philippe, qui ne sait nommer encore que très peu de choses, éprouve auprès de

son chien les riches complications de sentiment que créent en s'associant la propriété et l'amour.

Cette belle éducation parut pourtant incomplète et, comme Philippe atteignait sa cinquième année, l'on fit venir d'Allemagne une *Fräulein*. Elle aimait les enfants, savait comment leur plaire et ne doutait point d'apprivoiser ce petit Français, encore qu'il eût de tout son corps les mêmes mouvements de méfiance qu'elle-même trahissait devant le caniche.

Après trois jours de complaisance, elle obtint de son élève qu'il s'allât promener avec elle. Mais, en descendant l'escalier, il appelait : « Simon! Simon! » bien qu'il l'eût dans les jambes. Tel un chevalier, au début d'une chaude journée, dit à son

écuyer, qui jamais ne le quitta d'une semelle : « C'est aujourd'hui, camarade, que nous marchons botte à botte. »

Nous étions encore loin du goûter, heure fixée pour le retour, quand j'entendis la porte d'entrée, puis la voix de Philippe, celle du *Velu*, puis tous leurs pas pressés. Enfin, ils apparurent : lui, en tête, très rouge et qui trébuchait dans l'animal idiot et joyeux, suivis l'un et l'autre de la demoiselle méconnaissable, comme Perrette quand elle eut tout son pot par terre.

— Eh ! qu'y a-t-il, *Fräulein*?... T'essouffle pas, Philippe !... A bas les pattes, Simon !

— Mais, monsieur, c'est une chose impossible...

— Écoute, petit papa, c'est une chose que je vais te dire...

Tous les deux parlaient ensemble, comme on chante à l'Opéra. Et quels bras pathétiques! Représentez-vous, sur la plaine de Hollande, deux moulins, l'un tout proche, l'autre petit, à cause de la distance, agités par le même vent de la mer. J'essayai vainement de dompter cette tempête.

— Le petit peut le dire, monsieur.

— Je vais te raconter... C'est à cause de Simon. *Fräulein* prétend que les chiens n'ont pas d'âme.

— Monsieur comprend bien : c'est une chose que je ne puis pas dire... Je sais que je ne dois pas contrarier le petit, mais les animaux, ils n'ont pas d'âme.

— Tu vois! — criait le féroce Philippe, la désignant du doigt comme une hérésiarque, tandis que la pauvre demoiselle,

infiniment digne dans cette catastrophe, semblait dire : « Je vois que monsieur admet l'âme des bêtes; je prévois que je retournerai dans la grande Germanie, mais il y a ma conscience! »

Magnifique document sur la naissance des guerres de religion! Une fois de plus, la répugnance à accepter une étrangère se couvrait de prétextes théologiques. J'aurais ien voulu me dérober, mais Philippe me pressait :

— N'est-ce pas que tu m'as dit qu'un chien avait une âme?

Il fallut que j'en convinsse; j'essayai de out sauver par une distinction :

— Ça dépend des climats!

— Ah! ça dépend des climats — répétait-il avec ses yeux honnêtes, pleins d'angoisse;

— mais, enfin, Simon, tu es sûr qu'il a son âme?... Vous voyez bien, *Fräulein*.

La maison a perdu sa paix. Philippe s'est fait expliquer « climats ». Il admet qu'en Allemagne les chiens n'ont pas d'âme, mais il tourne contre l'étrangère cette pensée que je croyais conciliatrice.

— Ces Allemands! Qu'est-ce que ça peut être que leurs chiens? C'est moi qui ne voudrais pas aller dans leurs climats!

Parfois on rit de ses grommelages, parfois on le punit, quand il hausse les épaules et rectifie avec mépris l'accent de sa *Fräulein*. Ces gros événements rendent celle-ci sombre ou caustique. Elle a repoussé quelques élans du caniche — c'était un jour de boue — en disant :

— Appelez votre fidèle Simon.

Fidèle! fidèle! De quel ton moqueur elle a prononcé cela! Philippe m'en fait mille plaintes.

— Mais — lui dis-je — c'est un compliment. Fidèle, c'est pour désigner une personne qui a promis de ne jamais vous abandonner et qui se ferait tuer plutôt que de vous peiner exprès. Ainsi tu es mon fidèle petit Philippe.

— Ah! dit-il, la tête inclinée sur l'épaule — c'est un compliment, tu en es sûr?

Mon affirmation le rend plus aimable, et comme l'amabilité sur le visage de Philippe est aussi conquérante que le charme d'une matinée d'avril sur un jardin de Lorraine, la *Fräulein* se déraidit.

— Moi aussi, dit-elle, j'ai connu de bons chiens. Dans mon pays, quand j'étais petite comme vous, il y avait un terre-neuve...

Philippe est juste. Il sait que c'est une race excellente, et toute la soirée il a questionné la *Fräulein* sur ce terre–neuve, qui, un jour, a tiré de l'eau son petit maître. Je les crois réconciliés.

Le voilà dans son lit, la veilleuse allumée ; sans doute il commence à dormir ; de la pièce voisine où je travaille, j'entends la *Fräulein* qui, sur la pointe des pieds, gagne la porte. Mais tout d'un coup, dans cet heureux silence, la petite voix, comique à la fois de sommeil et de colère, se lève :

— Ces Allemands! c'est stupide, qui disent que leurs chiens n'ont pas d'âme. Le

terre-neuve, alors, avec quoi qu'il aurait eu sa fidélité?

Je ne veux pas qu'on punisse Philippe pour cette réflexion. Ça pourrait le dégoûter de raisonner logiquement. Et pourtant on désirerait que la *Fräulein* ne se fît pas de chagrin. Or, voici qu'au matin elle a préparé sa malle. Philippe pleure sous une table, d'où sa petite figure boursouflée, ses grands yeux et ses boucles trempées de larmes apparaissent, de temps à autre, pour surveiller, presser, humilier ma complicité honteuse.

Si la politique, c'est l'art de faire vivre des gens côte à côte, voilà qu'à propos d'un chien, d'une demoiselle protestante et d'un petit garçon, je dois résoudre un vrai pro-

blème de gouvernement. La belle occasion de relire l'édit de Nantes, qui fixait et limitait avec tant de sagesse les droits de deux grands partis!

Après le plus sombre des déjeuners, j'emmène dans mon cabinet les parties belligérantes.

— Eh bien, *Fräulein*?

— Monsieur, j'en suis bien fâchée. Je n'ai rien à dire contre la maison ni contre les égards. Et le petit est doux. Mais il se bute sur l'âme des chiens. Monsieur, c'est contre ma conscience. Les bêtes n'ont pas d'âme. D'ailleurs, je n'en suis pas au premier enfant que j'élève, mais jamais je n'aurais pensé qu'un caniche me ferait tant de misères.

— Permettez, *Fräulein*, vous jugez la

croyance à l'âme des bêtes déraisonnable et inacceptable pour votre conscience... Soit! mais le petit est catholique romain. Saint Thomas d'Aquin, qui déclare que notre âme est immatérielle et immortelle, accorde que les animaux possèdent une âme immatérielle; il nie seulement qu'elle soit immortelle. Vous admettrez bien que Philippe suive la doctrine de l'Ange de l'École?

— Je n'ai rien à discuter contre la religion de l'enfant; mais, moi aussi, j'ai ma conscience; il ne faut pas qu'il me presse toujours pour que j'accorde que ce chien a une âme, car cela, jamais! jamais!

C'est une martyre, avec un fort accent.

— Vous avez mille fois raison, *Fräulein*, Je suis partisan de la plus absolue liberté des croyances. Vous ne serez ni obligée ni

chicanée en rien pour ce qui touche l'âme immatérielle des chiens... Philippe en va prendre l'engagement et vous dire ses regrets pour vos contrariétés... Et toi, petit, écoute : je ne t'ai pas acheté pour que tu sois internationaliste. C'est-à-dire qu'il faut que tu cesses de t'occuper des chiens d'Allemagne. Tant pis pour ces étrangers si leurs *velus* n'ont pas d'âme. Cela ne te regarde pas. Borne-toi à t'occuper des chiens français. Et mademoiselle non plus n'aura rien à faire avec Simon. Comment parlerait-elle à son âme, puisqu'elle ignore qu'il en possède une?

— C'est vrai — dit Philippe — qu'ils n'en ont pas dans ses climats.

Nous délimitons les droits et devoirs du petit garçon et de la demoiselle.

— Il appartient à toi seul de veiller au *Velu*.

— J'ai seul le droit de le battre alors?... Doucement, avec la main.

— C'est ton serf. C'est pour toi qu'il vit, mais c'est à toi d'examiner sa pâtée, de remplir son vase d'eau et d'étendre son tapis. S'il est bien coiffé et obéissant, tu en auras des compliments quand tu le promèneras ; mais si tu oublies de lui essuyer le museau après ses repas, ou les pattes les jours de boue, et s'il salit les belles robes de *Fräulein*, elle pourra te reprocher ton « sale chien ».

— Je le sais, dit simplement Philippe en baissant par deux fois ses paupières sur ses grands yeux sincères et en agitant la tête de bas en haut.

— Que monsieur m'excuse, — dit l'Allemande — mais je n'ai jamais vu quelque chose de si original.

Philippe, lui, ne me trouve pas original.

C'est parfaitement vrai ce qu'il vient de me répondre : tout ce que je lui ai dit, il le *savait* de toute éternité. Petit-fils d'une longue suite de propriétaires lorrains, il sait qu'un caniche, petit-fils de moutons, a une âme pour servir et pour être aimé ; il sait aussi de naissance ce principe capital : que chacun s'attache à sa bête et repousse la bête du voisin.

On ne peut pas parler exactement d'idées innées, mais l'hérédité nous transmet une disposition physique à certaines affiniiés. Philippe pense par nos prédécesseurs

communs, et dans les raisonnements que je mets à sa portée il reconnaît des moyens pour nommer ses ébranlements nerveux. Je lui rends un grand service : je lui donne les mots pour les vérités qu'il a dans le sang, les mots pour dégager cette conception de l'univers « à la lorraine » qu'il porte dans les brouillards de sa conscience.

Fräulein est montée dans sa chambre pour défaire sa malle. Philippe, content qu'elle l'ait embrassé, construit sur mon plancher, avec mes livres, un long tunnel que le *Velu* en trépignant risque de renverser.

J'observe avec complaisance leur société. Ah ! comme un être vivant est commandé par les siècles ! Comme Philippe et le *Velu*, dans tous leurs gestes, dans tous leurs

rapports, sont appropriés l'un à l'autre par la série de leurs aïeux! Simon semble toujours enthousiasmé quand son petit maître se met à quatre pattes, mais celui-ci, dans cet abaissement, demeure magnifique d'autorité. Je suis très frappé de la majesté qu'il y a sur la figure des petits enfants... Philippe contenant son frère inférieur Simon forme vraiment un groupe d'expression royale.

Il a vu que je ne travaillais pas. Il s'approche. Il baisse la voix et secoue la tête comme un sage :

— Écoute, je vais te dire une chose... En Allemagne, si les chiens n'ont pas d'âme, crois-tu que les personnes en aient?
— Philippe!

— Ce n'est pas pour *Fräulein* — se

hâte-t-il d'expliquer en niant avec son doigt levé — mais je pensais cela à cause de ce que tu as dit des climats.

Je l'embrasse, et à voix basse, moi aussi, je lui réponds :

— C'est un peu bête, ce que tu penses là, mais, que ce soit un secret entre nous, moi-même, je pense comme toi.

CHAPITRE III

LA MUSIQUE QUI PLEURE

Quand la pluie tombe sur cette cuvette au fond de laquelle fraîchissent Gérardmer et son gracieux lac, plaignez les rhumatisants ; mais plaignez davantage encore un petit garçon qui se meurt d'impatience derrière les vitres de sa chambre et dans les courants d'air de l'hôtel fameux tenu par Mme Reiterhart.

Nous sommes venus à Gérardmer parce que les soldats qui manœuvreront tout ce mois de septembre dans les Vosges campent

aujourd'hui au « Saut des Cuves », et voilà que depuis le matin, ô désespoir! on répète : « C'est impossible de sortir. »

Les soldats, eux, reçoivent bien la pluie! Pourquoi les parents de Philippe paraissent-ils croire qu'il en mourrait? Ne faut-il pas qu'un jour il fasse la guerre contre les Prussiens?

Nobles en eux-mêmes, ces sentiments induisent Philippe en maussaderies contre tout le monde. Et réciproquement. Mauvaise journée où le ciel, la terre, les grandes et les petites personnes font grise mine. Vers cinq heures, enfin, voici une embellie. On renonce à avoir du bon sens, et, malgré les flaques d'eau, malgré les nuages qui menacent, en route pour le « Saut des Cuves »!

A chaque pas nous croisons des groupes de fantassins alertes et rieurs, de qui la jeunesse, l'amour-propre aidant, dédaigne de se reposer et qui termineront la journée à la ville. Les dernières maisons dépassées, nous commençons de voir sur la prairie montante, à la lisière des immenses forêts de la Schlucht, le groupe des blanches tentes. On dirait d'un joujou de Philippe. De fines fumées, comme d'une cigarette, montent du camp et vont rejoindre à mi-hauteur des montagnes les énormes vapeurs suspendues.

Un officier ami nous guide; il raconte les fatigues aisément supportées, il rend leur salut aux hommes, lance quelques mots à des camarades, entr'ouvre sa tente, nous arrête devant un cuisinier pour que

nous goûtions à la soupe, et Philippe, qui serre ma main, brûle secrètement de trente curiosités, qui me vaudront, à notre retour, soixante « pourquoi » sur des détails ridiculement petits. Toutefois sa préoccupation principale, c'est de savoir si les Prussiens, derrière les sapins qui marquent la frontière, ont appris la présence des soldats français; s'ils la connaissent, ont-ils peur? et, s'ils l'ignorent, quelle occasion de reprendre brusquement l'Alsace et la Lorraine! Comme je n'entre pas dans cette sorte de dilemme boiteux, il me rappelle que, pourtant, j'ai dit que Metz et Strasbourg nous reviendraient un jour. — Quel jour ce sera donc?

A défaut de l'avenir, que j'ignore, je lui raconte une fois de plus ce que j'ai vu en

1870-71. Le départ pour la frontière des troupes françaises, si belles et si sûres d'elles-mêmes; leur retour, qui faisait pleurer tout le monde, car il y avait des turcos vêtus de toile qui tremblaient de misère, eux, les chats-tigres de Frœschwiller; l'avant-garde des Prussiens annoncée sur le pont de Charmes, et la fuite hâtive des jeunes gens pleins de cœur qui couraient rejoindre l'armée; les bougies qu'il fallait allumer sur toutes les fenêtres, cependant qu'on clouait les soupiraux de toutes les caves; les coups de fusil dans la rue, l'assassinat du pharmacien Mariotte, nos parents mis sur les locomotives pour être fusillés si les francs-tireurs attaquaient le train, le juge de paix traîné en chemise, pieds nus, à travers les rues; enfin le gros

soldat bavarois qui me servait de bonne et me conduisait au collège.

Je parle, je parle, et c'est comme un chant où l'air vaut mieux que les paroles. Sans doute, à m'entendre, Philippe exècre les traîtres, redoute les grossiers Prussiens, aime les beaux soldats de la France, mais tout de même il enregistre des émotions plus que des documents. Après que nous avons tant parlé de la guerre, en sait-il nettement les phases? C'est douteux, mais nous nous aimons davantage et il connaît très sûrement que sa raison de vivre, c'est la Revanche.

La nuit est venue, la cloche a sonné deux fois; après quelques soins de toilette, nous voici tous, heureux, à notre petite table au milieu des étrangers.

Soudain, dans un grand fracas, de nombreux soldats envahissent la véranda contiguë à notre salle. Ce sont les musiciens du régiment, qui joueront durant le dîner, parce que leur colonel est logé à l'hôtel.

Ils s'installent si près de nous que nous devons reculer nos chaises. Philippe est grave, ému. Jamais il n'a vu de si près tant de soldats français, parmi lesquels plusieurs le regardent.

Ils attaquent leur premier morceau, et c'est dans nos oreilles un tel fracas que nous sursautons. Philippe, quand je lui souris, me répond par un petit sourire contracté, comme s'il était prêt à pleurer. En somme, il a peur, mais il se tient comme un jeune brave à son premier duel au pistolet.

— Est-ce que c'est ça que les Français jouaient en 1870?

— Oui, — lui dis-je, surpris, mais heureux d'enrichir le sens de cette musique.

— En allant?

— En allant et pendant la bataille.

— Mais, en revenant de 70, ils ne jouaient plus?

— Pourquoi penses-tu qu'ils ne jouaient plus?

— Parce que tu m'as dit qu'ils avaient tout perdu.

— C'est vrai : ils avaient jeté leurs clairons pour mieux tenir leurs fusils à baïonnette; mais, pendant qu'ils se battaient, on leur fabriquait d'autres clairons et l'on s'est porté à leur rencontre

pour les ravitailler d'armes, de vêtements et de musiques.

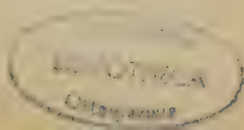
— Ah! — dit Philippe, et sa bouche reste un peu entr'ouverte, comme le calice d'une fleur qui se prête aux influences de l'atmosphère. Il observe les braves instrumentistes autant qu'il les écoute. Certainement leur gesticulation lui paraît une part importante et mystérieuse du concert.

— Tu penses — me demande-t-il — que ces soldats-là, ils ont fait 70?

— Certainement, beaucoup se sont battus en 70.

Il les regarde avec toute son amitié, et il les plaint, car il les voit dans chacune des histoires que nous racontions cet après-midi.

Maintenant on joue un second morceau.



— Ça — dit-il — est-ce la musique que les Français ont jouée en revenant de 70?

— Oui, les hommes étaient vaincus; les femmes et tous les enfants couraient sur les bords de la route pour les consoler.

— Alors, c'est de la musique qui pleure.

Philippe, quelque jour, trop tôt, connaîtra de plus beaux sanglots que d'une musique militaire; mais je respecte l'émotion qu'il a de ces cuivres bruyants, car c'est la gloire, c'est l'héroïsme, et leurs rauques appels à l'action, s'il est un homme, lui demeureront, pour qu'il s'y réfugie, quand de l'amour il souffrira.

Pour mieux causer, et pour avoir ses sentiments plus près des miens, Philippe

est venu s'asseoir avec son assiette et sa fourchette à mon côté. Il me demande la permission de ne pas achever son gigot, et il me tient la main.

Le morceau se termine sur une série de sonorités et de redoublements.

— A la fin — dit-il — ce n'était plus la musique en revenant de 70?

— Pourquoi?

— Je ne sais pas. Je trouvais que c'était moins triste.

— Parce que les soldats se disaient : On nous a battus cette fois-ci, mais plusieurs fois déjà la France fut vaincue, et toujours elle redevint victorieuse. Nous affirmons, nous jurons que nous allons nous exercer, refaire des armes, choisir le bon moment et prendre notre revanche.

— Tu es sûr que les Français redeviendront vainqueurs?

— J'en suis certain; je te l'ai déjà dit.

— Mais jamais tu ne m'as dit quel jour.

— Le jour que tu seras grand.

Sur ce mot, brusquement, nous nous tûmes l'un et l'autre. Et du sein de cette affirmation une multitude de pensées s'engendrèrent, qui se croisaient et se recouvraient pour former mille nuances d'espoir et de terreur.

Le petit garçon et moi, chacun à notre manière, nous aurions souffert de dire franchement, lumineusement, la totalité de nos impressions. Philippe voyait-il projetées sur l'avenir tant d'images effroyables des albums de guerre qu'il avait feuilletés?

Craignais-je moi-même que ma prophétie ne tentât une mauvaise Fortune? Ni l'un ni l'autre cependant nous ne pouvions demander que fussent suspendus les destins français...

... Certaines idées à l'ordinaire ne sont publiquement signalées qu'après qu'on leur permit d'atteindre les hautes altitudes, et pourtant, si l'on veut qu'elles soient intelligibles, il faut remarquer de quelles basses régions de notre âme elles furent propulsées. Mais peut-être les mots sont-ils d'un génie trop froid et d'une portée trop précise pour rendre sensibles des fusées qui, dans un ciel noir, s'élèvent du plus profond de notre égoïsme et montent, montent semer des éblouissements mystérieux, cepen-

dant qu'elles laissent, une seconde, entrevoir une plaine livide?

C'est en faisant du silence et de la solitude, c'est en répandant sur ce qui ne doit pas être un objet d'analyse cette ombre que la nature ménage sur l'intimité de la beauté, qu'on permettra le mieux au lecteur de concevoir des idées parentes de celles qui resserrent la main de Philippe et ma main après que nous avons dit : « Les Français seront vainqueurs... le jour que tu seras grand. »

Certainement qu'à sa manière le petit Philippe a suivi les conséquences où s'engageait avec effroi ma pensée, car le lendemain, tandis qu'à nous deux nous suivions, par un joli soleil, la rive du lac, il me dit :

— C'était une belle conversation que

nous avions hier soir quand la musique pleurait... Les femmes, c'est drôle : elles parlent toujours des personnes, des visites, des dìners. C'est agaçant, toujours les personnes! La France, 70, l'Alsace et la Lorraine, je crois que ça leur est égal, — ou plutôt est-ce que tu ne penses pas que ça leur fait peur?

CHAPITRE IV

PHILIPPE SUR LA CÔTE DE VAUDÉMONT

L'imagination de Philippe, à cinq ans, est nourrie de deux belles histoires. Plusieurs fois par jour il m'apporte l'un ou l'autre des albums où Boutet de Monvel et Job ont si bien raconté Jeanne d'Arc et Napoléon. Chaque fois ses yeux m'avouent sa crainte de m'importuner et chaque fois il échoue à couvrir son invasion d'une formule ingénieuse. D'habitude il me tend son livre :

— Est-ce que tu le connais?

Puis, très vite, en secouant la tête d'un air qui signifie : « Suis-je bête!... quelle étourderie! » il ajoute :

— Ah! oui, c'est vrai que tu le connais. Alors tu veux que nous le regardions ensemble?

Son sourire étant plus persuasif que son raisonnement, nous commençons à tourner les pages.

Sur chaque image et même sur chaque détail de l'image, il y a une réflexion très judicieuse ou un peu plaisante, courte ou longue, parfois rien qu'une exclamation, qui, je ne sais comment, est devenue classique, et, si j'y manque, Philippe, écrasant son doigt sur le feuillet, ne permet pas qu'on aille plus avant.

Depuis trois mois pourtant, après quel-

ques échecs (*Don Quichotte* n'a pas réussi), nous avons trouvé plus beau que Jeanne d'Arc et plus beau que Napoléon, ou du moins qui contient trente Jeanne d'Arc et soixante Napoléon : le livre des livres, une merveille, le *Roland furieux*, d'Arioste. Vingt fois par jour, à mots couverts, comme des gens qui secrètement soignent une amitié heureuse, nous nous entretenons du paladin Roger, du roi Sacripant et d'Angélique, qu'ils poursuivent; de l'amazone Bradamante et de Roland, de la magicienne Alcine, d'Astolphe changé en arbre, de l'hippogriffe, du cheval Rubicon, de l'écu magique, d'Isabelle et de Zerlin, d'Ariodant et de Médor et de tant d'aventures où s'entre-croisent les guerriers et les belles guerrières.

Chaque soir, il y a grande séance de lecture. Nous avons lu le poème dans son entier, par deux fois et de deux manières. D'abord, gênés par le désordre de l'auteur, qui éparpille et embrouille ses innombrables personnages, nous nous sommes attachés successivement à chacun d'eux, et, non sans peine, nous les avons suivis, tour à tour, d'un bout à l'autre. Et puis, tous les héros nous étant devenus familiers, nous avons lu l'ensemble à la suite, chant par chant. Ma tâche, comme on pense, n'était jamais facile, car je devais abréger, expurger et même puériliser, sans que Philippe m'accordât d'autre répit que les minutes consacrées à la contemplation des vignettes. Pour me soutenir, il fallait mon succès. Succès déconcertant au point d'être comique,

car un tel livre d'un tel poète, qui mêle tous les paroxysmes de l'héroïsme, du romanesque et de l'absurde, n'est point de ceux où la lampe du soir a coutume de projeter l'ombre d'un enfant candide.

Du temps qu'il couvrait de poésie à la manière des grands peintres décorateurs les cahiers mensuels de son *Cours de littérature,* Lamartine a décrit dans de larges et lumineuses fresques la volupté de l'Arioste lu à dix-neuf ans, dans une villa des collines euganéennes, au milieu de jeunes femmes dont le visage reflète les sensations. Mais pouvais-je supposer que des fantaisies, délicieuses de la même manière que les arabesques des chambres de sultanes, passionneraient un enfant jusqu'à lui élargir les yeux?

Je dirais volontiers à Philippe : « O petit innocent, cet Italien te mystifie », si je ne savais que c'est le propre des beaux livres qu'ils nous fassent entendre des langages divers selon les âges où nous les approchons. L'Arioste est ce concert doré que peignit Giorgione et qui, dans une splendeur voluptueuse, développe des sonorités riches et profondes, s'assouplissant du genre bouffe jusqu'à l'héroïque : une âme neuve n'analyse pas des gammes si fondues de nuances, mais sous chaque beau son, rires ou pleurs, elle s'ébranle tout entière. Le petit garçon m'écoute, grave et avide comme une terre sèche sous la pluie.

Il y a plus : parfois, intéressé moi-même, je lisais sans les modifier une suite de stances, et certainement Philippe n'y

pouvait rien comprendre, mais la musique d'un grand poète est une magie qui se passe de clarté. Ce qui subsiste en français de l'harmonie italienne et puis mon accent convaincu persuadait Philippe et, dans l'expression de son visage, je mesurais l'intensité de son plaisir. Je lui ouvrais les paradis de la grande beauté.

Philippe ne rêve plus que d'enchantements et de tournois. Notre jardin et les rues de notre petite ville lorraine sont remplis de paladins, de magiciens et de belles aventurières. En vérité, ne serait-il pas dommage que de telles puissances de sentiment se dissipassent, alors que leurs vapeurs peuvent être dirigées et solidifiées sur de dignes objets qu'elles doreront pour toute sa vie? Fixons ce bel émerveillement

sur quelque chose de réel et mêlons ces images qui fuiraient à des images qui demeureront.

— Écoute, petit, je veux te montrer le château d'un paladin, le château-forteresse qu'habitait un compagnon de Roland, de Roger et de Mandricard... C'est près d'ici, dans un magnifique endroit isolé...

Rien d'aussi puissant sur l'esprit de Philippe, je l'ai vingt fois aperçu, que les images d'isolement, de ruine, de fuite et d'abandon : il a peur et pitié, respire du mystère. Mais de si belles sensations alliées à la gloire et à l'extraordinaire d'un aventureux paladin, voilà pour l'enivrer d'impatience. Aussi dois-je promettre que nous ferons l'excursion dès le lendemain. Et

déjà son imagination suscitée exige mille détails...

— A demain, à demain, Philippe. Mais, je te le répète, il ne s'agit point d'un paladin que tu connaisses. C'était un de leurs amis; il s'appelait le comte de Vaudémont. Depuis la montagne où je te vais mener, tu contempleras son royaume, ses cinquante villages et ses deux capitales. Lui, tu ne le verras pas. Il a dû partir. Je te montrerai son portrait, couronné d'or et casqué de fer. Tu te promèneras sur les ruines de son domaine et dans le donjon demi-brûlé. C'est magnifique. Et je te dirai son histoire.

Tout le reste du jour, Philippe ne cesse de m'interroger que pour communiquer

nos beaux projets à deux manœuvres qui nettoient le jardin. Ils connaissent le petit village et sa tour ruinée, mais, comme les gens qui doivent au jour le jour gagner leur vie, ils manquent de curiosités et de souvenirs. Les lentes réponses par lesquelles, en liant sur des tuteurs les glaïeuls et les dahlias, ils raillent un peu cette agitation enfantine, ajoutent encore au brouillard des comtes de Vaudémont sis à la pointe de leur montagne légendaire.

Grande soirée d'attente et la nuit quelques rêves.

Le lendemain, vers les trois heures de l'après-midi, quand nous eûmes gravi les côtes qui dessinent le cours de la Moselle

et que le promontoire de Sion-Vaudémont, brusquement, apparut sur la vaste plaine agricole, nous y marchâmes tout droit à travers les antiques villages. C'est ici le Xaintois, que César disait un grenier ; c'est le comté de Vaudémont, petite province de la souveraineté des ducs, mais distincte de eur Lorraine et du Barrois. Depuis des siècles, sur cette terre, rien ne bouge, et ses cultures immuables commandent des mœurs auquelles nul ne se dérobe, sinon par la fuite dans les villes. Je fais écouter par Philippe un silence qui jadis enveloppa ses pères.

Nous laissons l'automobile au pied de la falaise historique, qui, presque à pic, se dresse de deux cents mètres. Nous gravissons à pied le sentier découvert, et c'est

encore à pied que Philippe et moi, nous suivrons dans tout son développement la sainte colline, telle que nous l'embrassons maintenant : bizarre cirque herbacé, en forme de fer à cheval, qui surplombe un vaste horizon de villages, de prairies, de bosquets, de champs de blé surtout, et que cerclent des forêts. A la pointe où nous sommes d'abord parvenus, il y a le clocher de Sion, et sur l'autre pointe, pour nous faire face, la ruine de Vaudémont. De ce témoin religieux à ce témoin féodal, en suivant la ligne de faîte, par le taillis de Playmont, le Point de Vue, les Chambettes et la porte du Traître, c'est une course de deux petites heures. Je ne sais pas au monde un promenoir qui me contente davantage. On trouve ici la qualité d'air

des grandes altitudes, car l'immense étendue des blés, des herbages, des vignes et des petits bosquets vaut pour maintenir la santé comme les mœurs de notre région. Sur cet étroit plateau circulaire, je me sentis toujours pénétré, saturé de Lorraine. Impression bien rare dans une nation foulée, décimée, bâillonnée! La Vierge du pèlerinage et le donjon démantelé, qui ne laissent pas un instant le promeneur les perdre de vue, donnent à l'immense paysage du profond, un sens historique. Au nord-ouest, voilà les forts de Toul; à l'est, la dentelure bleue des crêtes vosgiennes, la nouvelle frontière, si distincte les veilles de pluie. Vingt fois notre terre lorraine fut pétrie par les puissances successives qui débordèrent notre race; mais, si broyée, gâchée,

elle demeure la terre natale, ma réserve nourricière. Auprès de sa continuité, quelle sensation de notre dépendance! La fleur s'étonne du sol rude, elle dresse au-dessus son parfum, ses couleurs, mais elle passe quand il demeure.

Philippe marchait comme un conquérant, le regard droit, les bras balancés, le genou haut levé à cause des grandes herbes. Je l'appelai, pour rien, pour goûter le plaisir de ses grands yeux neufs dans mes yeux déjà demi-rassasiés.

— Eh bien! dit-il, si l'on commençait notre conversation de paladins?

Pour qu'il aperçût mieux, là-bas, à notre droite, les ruines de Vaudémont (qu'on appelle dans le pays la tour de Brunehaut),

je le soulevai de terre en le tenant sous les coudes. « O Philippe, pensais-je, comme tes bras deviennent forts et pourront bientôt me pousser à la tombe!... »

Il est temps que je lui passe la tradition. Faisons qu'il regarde, qu'il respecte, qu'il aime ce qui vaut la peine d'être respecté, regardé.

— Tu vois ce que je t'avais annoncé. Pas une âme qui vive, une belle montagne paisible et silencieuse ; rien que l'église et la forteresse, et là-bas, là-bas, dans la plaine, les petits villages contractés. Toi ni moi n'avons jamais vu un si bel endroit isolé.

J'étais sûr d'avoir des « pourquoi ».

— Pourquoi que c'est isolé et pourquoi qu'ils sont contractés, les villages?

Alors je lui expliquai que sur ce plateau,

jadis, jadis, il y avait une grande ville, une ville romaine avec beaucoup de magasins. Mais les Allemands sont venus ; ils suivaient le chemin, là-bas, par où je les ai vus en 70 revenir... oui, en 1870, ces villages et moi. nous les avons subis : c'est pour cela que les villages se méfient... Sous les Romains, la première fois que je te dis, les Allemands ont brûlé la très grande ville qui couvrait ces espaces mêmes où nous marchons, et ceux des habitants qui n'étaient pas abattus se sont éparpillés en courant, les bras en l'air, tant ils avaient peur, de tous les côtés de la plaine... Si l'on s'amuse à creuser, on découvre — tu vois ces trous — des pièces de monnaie, des vaisselles, tous les débris de la grande cité romaine.

Philippe, avec ma canne, se met à gratter le sol, et comme il reste un peu en arrière, de temps à autre, inquiet, il regarde si les Allemands ne viennent point; puis, en courant, il m'apporte un caillou que je dois loger dans ma poche complaisante. Par petites étapes, nous atteignons ainsi le « Signal ». Sur ce haut lieu dénudé, je lui fais voir une table d'orientation établie par les soins du génie militaire; elle le rassure en l'émerveillant sur la vigilance de nos soldats.

C'est de ce point le mieux balayé par la brise qu'on embrasse la vue la plus pittoresque. Les éboulis de la ville détruite, en glissant sur le précipice, ont fait de longues petnes bombées, que vêt une herbe drue. Tout au bas, à nos pieds et jusque dans le

lointain, les espaces de Lorraine, coupés seulement par des rideaux de peupliers, se développent, monotones, mais qui fournissent une rêverie inépuisable à qui peut y placer les images de son enfance, comme fera Philippe si mes soins aboutissent.

Soudain Philippe pousse un cri de joie. Ce n'est pas en vain que les pèlerins de Sion viennent ici déjeuner sur l'herbe : avec l'enthousiasme et l'orgueil de Schliemann sur les tombes de Mycènes, il me présente une fourchette en fer. Il baisse la voix, il examine les alentours et craint que dans cette solitude un amateur ne surgisse qui lui dispute sa trouvaille :

— Puis-je l'emporter? — dit-il.

— Assurément, mais fouille encore: tu déterreras peut-être la cuiller.

Trois filles venaient de Vaudémont coiffées de hâlettes lorraines, qui se tenaient par la main. Que fournit ce chaume à leur rêve? Leur raison vénère-t-elle notre colline nationale?

— Philippe, lui dis-je, regarde les fées, les trois fées du haut de Sion.

Elles se mirent à courir en se poussant sur les pentes; leurs cris montaient vers nous; puis elles disparurent au milieu de leur troupeau de vaches.

Les hommes sont esclaves des décrets rendus par les fées qui président à leur naissance. Mais est-il encore des fées de notre race? La Lorraine peut-elle toujours prédestiner ses enfants?

Sur cette côte militaire, jamais ne chanta le violon des tziganes qui soupire, pleure

et se pâme. Les terres n'y sont jamais ardentes, les nuits peu sentimentales; le rude ciel lorrain n'a pas, comme ceux d'Espagne ou d'Italie, inventé de précieuses détresses. Plaine agraire, toute herbacée, qu'arrosent d'incessants nuages. De ce silence et du repos des forces dans ces vastes espaces, faut-il conclure que les Lorrains sont morts? La terre demeure toujours docile; toujours elle nous propose des mœurs, une discipline, mais les chefs ont disparu. Il est passé, le temps où les hommes de notre comté partaient avec leurs chevaliers en Terre Sainte; le temps où ils accompagnaient Bassompierre et Charles III. Les dignes fils de ces fortes bandes poursuivent aujourd'hui çà et là des destinées individuelles. Sur ce noble

cimetière où les villages eux-mêmes se resserrent, je sens peser une spiritualité morte; je ne vois palpiter que les longues suites de peupliers, d'arbres courbés dans une même direction et qui semblent de douces volontés, des marches, des émigrations. Au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, ils escaladent là-bas les lignes de l'horizon... Grands peupliers lorrains où le vent des routes fraîchit, vous dites sur la plaine immense au cultivateur immuable les allégresses du voyage. Au milieu des champs centenaires, vous avez toujours vingt ans. Partez joyeuses, ô routes romanesques; mon fils et moi, nous demeurons. Dans son midi, peut-être, voudra-t-il quêter ailleurs son plaisir. C'est à moi de disposer devant les regards sérieux de son aurore

les fruits éternels du pays, pour qu'il n'y ait de beau jardin, selon son goût, qu'un jardin de Lorraine en septembre.

Il me souvient d'une berceuse... *Je chante pour que tu t'endormes, et je t'endors pour que tu grandisses. Tu monteras comme un bel arbre, et tu t'élargiras comme tout un village. Dans le village nul ne sera si haut, et de tes fortes racines tu rejetteras toute une forêt...*

Si je berce le petit Philippe dans un demi-rêve de vérité et de poésie, c'est pour former en lui une disposition insensible à recevoir mon héritage comme le plus beau des héritages. Les séries d'images qui l'émeuvent ou qui l'amusent par ce doux après-midi passé gaiement en confiance

avec moi, qui ne suis pas encore assombri de vieillesse, lui demeureront à jamais aimables et fécondes et, quand je ne respirerai plus, mes meilleures émotions, que je place dans un être tout perméable, seront devenues son âme. Doucement, j'ébranle le vieil âge accumulé dans ce petit garçon. Je me confonds dans une vie toute neuve et dans un vieil héritage. Je me glisse avec mes bouquets, souvenir de ma brève saison, dans la barque de l'immortalité, en même temps que je m'assure d'occuper le cœur de mon cœur.

Depuis deux minutes, Philippe me tire par le bras.

— Écoute, dit-il, qu'est-ce que tu ferais si tu étais moi? Je voudrais trouver la cuiller, mais je voudrais aussi la suite de

l'histoire sur le paladin. Qu'est-ce qu'il a fait quand les Allemands autrefois ont détruit la ville romaine?

Je le convaincs de me donner la main et nous reprenons notre marche sur l'herbe. En regardant l'immense plaine solitaire à nos pieds et, tandis que la brise du soir l'échevèle légèrement, nous revenons à notre amitié du jour.

— Le paladin n'a pas pu relever la ville romaine, parce que les Allemands avaient trop tué et ruiné, mais il a dit : « Bâtissez-moi une solide forteresse où nous trouverons un refuge et des armes si les envahisseurs reviennent. » Regarde bien la grande tour ruinée, là-bas, dont nous approchons. C'était de son faîte qu'avec ses hommes d'armes il surveillait l'horizon,

pendant que le paysan travaillait comme aujourd'hui dans les herbages, et s'il voyait une poussière suspecte, il y courait. Parfois aussi, il emmenait les gens du pays se battre très loin. Tu as vu Roland en Espagne contre les Sarrasins; avec Vaudémont, nous sommes allés plus loin encore, à Jérusalem...

— Tu y étais ! dit Philippe.

— Pas moi, mais nos parents, à pied, je le présume, derrière le paladin qui chevauchait. Il était tellement connu et admiré qu'un jour on le fit duc de Lorraine. Il devint ainsi chef, non plus seulement du comté de Vaudémont, mais de tous les pays que tu peux voir à droite, à gauche, aussi loin que ton regard s'étende... Il protégeait son duché, et il protégeait aussi

la France, parce que, pour attaquer les Français, il fallait passer sur les Lorrains. Même un jour, au roi de France qu'accablaient les Anglais, il a envoyé une jeune fille guerrière, plus fameuse que Bradamante et qu'Angélique, Jeanne d'Arc, que tu connais bien ; et un autre jour, comme des bandes voulaient passer ces montagnes bleues, les Vosges, que tu vois là-bas, pour se jeter sur la France, il se mit en travers. Quel massacre il en fit! Si nous allons en Alsace, je te montrerai une chapelle toute remplie de leurs os bien rangés.

— Ah! dit Philippe, pourquoi qu'ils sont bien rangés?

— Leur désordre nous avait assez gênés, c'était bien le moins qu'après leur mort on les rangeât. Et puis, comme ça, les os

tiennent moins de place... Le paladin de Vaudémont avait rendu tant de services que les Parisiens, un jour, songèrent à le mettre sur le trône. La chose échoua, mais les rois de France en conçurent assez d'inquiétude pour ne plus cesser de le combattre, et partout ici leurs soldats sont venus nou brûler, nous piller...

— Pourquoi qu'ils venaient nous piller, nous brûler, puisque nous les avions secourus?

— Eh bien! je te le dis, les rois de France se souvenaient que le paladin avait failli régner en France, et puis ils trouvaient très belle notre Lorraine, et ils voulaient la prendre.

— Mais toi, est-ce que tu aimes les Français?

— Tu sais bien que toi et moi, comme tous les Lorrains, nous sommes Français; nous ne pouvons être aujourd'hui que Français ou Allemands. La France maintenant, c'est nous. Si nous y développons nos devoirs et nos droits, nous n'avons plus à nous rappeler qu'au début nous avons beaucoup souffert.

Il me semble que Philippe est attristé. J'ai peur d'avoir diminué sa confiance dans la vie. « Il y a donc des injustices qu'il faut supporter, absoudre et même célébrer », se dit-il confusément. J'en suis contrarié; toutefois, il convenait de mettre une goutte d'amertume, quelques éléments réalistes dans son patriotisme afin que ce ne fût pas le fade breuvage dont les sots se gargarisent et que les demi-clairvoyants

rejettent, mais un âpre sentiment de la nécessité.

Nous arrivions au terme de notre promenade, c'est-à-dire à l'ancienne capitale de Vaudémont, très pauvre village gisant sur la maçonnerie profonde de ses remparts abolis. Je pris Philippe par la main pour l'aider à franchir les fossés qui, jadis, défendaient la ville du côté du plateau. Nous entrâmes par le point qu'occupait la Porte du Maître, dont il ne reste aucun vestige. Tout Vaudémont travaillait aux champs. Au bout de la rue déserte, nous trouvâmes l'église, que son cimetière sépare du donjon ruiné. Auprès de celui-ci, de grands arbres se penchent sur le précipice. Nous étions seuls, la journée finissait, tout

parlait d'oubli, de tristesse et d'irrémédiable. Dans quel délaissement s'abîment ces souvenirs lorrains, précieux et chétifs, que nul, sinon la lointaine maison de Habsbourg-Lorraine, n'est plus désigné pour maintenir! Leur sens, qu'ignorent les touristes, semble suspect à l'administration et indifférent aux petits-fils des serfs du domaine. Et pourtant, comme un tableau de maître abandonné aux injures du temps garde encore des puissances sous les ombres qui l'envahissent, l'église, le couvent, la tour de Brunehaut et les noyers de Vaudémont, tout pressés par la vie banale, évoquent confusément les plus grandes émotions historiques.

Il fallait amuser une imagination d'enfant. J'indiquai à Philippe, au milieu

du flanc sud-est, la poterne encore visible sous laquelle un traître passa la clef. Il découvrit les traces du feu; les murailles, mesurées, l'enthousiasmèrent par leur épaisseur; il fit sauter du mortier un tout petit caillou pour le garder éternellement.

— Mais le paladin? — disait-il.

— Le paladin résista jusqu'au bout: à la fin, le feu le contraignit de sortir. Il était vaincu. Détachant son cheval, il poussa jusqu'en Autriche, où il trouva la fille d'un empereur et un trône.

Philippe fut satisfait de savoir que le paladin régnait en Autriche, pourtant il demanda :

— Est-ce qu'il regrette Vaudémont?

— Je le crois, mais on assure qu'il n'en parle jamais.

Nous sommes entrés dans l'église, où une grande toile (au-dessus de la porte) représente un magnifique chevalier vêtu de son armure et qui songe. Le peintre assure qu'il a voulu peindre saint Gengoult, fort honoré jadis au diocèse de Toul. Quant à moi, j'ai dit à Philippe que c'était le paladin de Vaudémont. On peut demander à l'histoire, cette « petite science conjecturale », des services de diverses sortes; je veux surtout qu'elle nous donne le moyen d'étendre notre sensibilité à travers les siècles et de ressentir plus d'humiliation et plus d'orgueil qu'il n'y en a dans une destinée individuelle. Qu'éprouve donc Philippe, tandis qu'avec une rougeur de joie il regarde le pseudo-paladin et qu'il compare chaque pièce de l'armure aux

images qu'il garde de Roland, de Roger et de Mandricard? Il sent qu'il y a des supériorités de par le monde, et il s'enorgueillit de contempler un chef de sa race.

Nous fîmes encore quelques tours dans le village, et presque sur chaque maison nous remarquions un débris de sculpture encastré au-dessus de la porte.

— Vois-tu — disais-je à Philippe — ces souvenirs précieux du château? Chaque foyer lorrain est comme un reliquaire où l'on vénère quelque vestige de l'antique construction. C'est ainsi qu'en chacun de nous il y a des survivances, qui, bien dégagées, nous donneraient du style.

Assurément, je doute qu'il m'entendît, mais lui-même faisait un monologue, et,

sa main dans ma main, il paraissait plus grave. Quand fut venu l'instant de descendre vers notre voiture, que nous voyions toute petite au bas de la côte, il me pria que nous retournions une fois encore devant le portrait du paladin.

— Comme il a l'air triste! — disait-il.

— C'est d'avoir perdu son beau château de Vaudémont. Je sais que d'Autriche, quelquefois, il vient jusque sous ces grands arbres, et, sans parler à personne, durant des heures il regarde la plaine. Il règne sur un royaume plus riche et plus vaste, mais qu'importe! C'est ici et nulle part ailleurs son Vaudémont. Ainsi moi, je sais qu'il y a des petits garçons plus jolis et plus sages que Philippe, mais je ne les accepterais pas en échange de mon

Philippe; et toi aussi, tu sais peut-être qu'il y a des maisons où l'on trouve de plus beaux jouets encore que chez nous, mais tu refuserais de nous quitter. Eh bien! le pauvre paladin a dû s'exiler de sa tour abolie, mais, qu'il le veuille ou non, il demeure ce qu'il fut à travers les siècles, le paladin de Vaudémont.

— C'est trop moral — dit Philippe — ce que tu dis là.

— Trop moral? Qu'est-ce que tu veux dire, petit, par « moral »?

— C'est moral; ça pique à la gorge, surtout quand tu fais les gestes en parlant.

Il y a du vrai dans ce que dit Philippe; cette journée finit un peu tristement. Je voudrais bien savoir pourquoi, car le temps est magnifique, et

nous sommes heureux de notre promenade. Par quel mystère, si l'on plonge sous les ombres taciturnes du passé, rencontre-t-on la vaste nappe de tristesse? Au moindre orage jaillissent des regrets; c'est une sorte de revenez-y, comme à des existences où nous eûmes — n'est-ce pas la coutume? — plus de désirs que de satisfactions; et, pour nous assouvir, il nous faudrait revivre pleinement et heureusement toutes les vies antérieures où nous fûmes excités et déçus quand nous étions encore des germes.

CHAPITRE V

PHILIPPE A DOMREMY

« Jeanne disait qu'elle avait été enseignée
« comme un bon enfant doit faire. »

Voilà septembre. Le soleil est moins chaud et déjà l'ombre fraîche ; les raisins commencent de noircir, les papillons et les guêpes s'alourdissent aux fleurs ; il y a des mouvements de brise, les mirabelles tombent de l'arbre ; les jardins nous enchantent l'âme et la nature m'apparaît, si je baisse les paupières, comme un adieu dans une gare solitaire. Quelle douceur, et doulou-

reuse! C'est un miel parfumé, mais c'est aussi le silence d'un père qui regarde son jeune fils déjà fort courir avec son chien et qui dit : « Il me pousse à la tombe. »

Les délices de l'automne ne suffisent point pour occuper un petit garçon de six ans. Philippe, faisant avec sa *Fräulein*, pour la centième fois, une promenade « bien abritée. ni trop courte ni trop longue », a déclaré qu'il était très content de vivre, mais toujours la même route, les mêmes tas de pierres! Il voudrait avoir sous les yeux, chaque jour, quelque chose d'intéressant... Je ne le comprends que trop, et tous les deux, demain, nous visiterons Domremy-la-Pucelle, à quelques kilomètres.

Aussi bien, voilà déjà quatre années que Philippe regarde avec plaisir les images de

Jeanne d'Arc. Quand il vient s'asseoir prés de moi et qu'il dit :

— Si nous faisions une conversation !

Je lui réponds :

— Commence.

Alors, en me regardant avec un sourire de timidité, parce qu'il ne sait pas si c'est bien, il débute généralement en ces termes :

— Écoute. Je vais te dire une chose. Je me demande quelquefois si Jeanne d'Arc...

Il se demande beaucoup de choses, mais le plus souvent il veut savoir si Jeanne, sur ses bûches, eut bien mal. Là-dessus, d'un commun accord, nous concluons que les saints l'empêchèrent de souffrir autant qu'eût souffert une méchante fille. Et surtout je lui raconte que personne ne fut

une petite aussi belle, aussi bonne et aussi heureuse que Jeanne, quand elle se promenait vêtue de drap rouge (oui, pareille au petit Chaperon rouge) dans un bois plein de fées et sur les plus fraîches prairies du monde, avec la Mengette et la Hauviette, qui étaient ses deux amies, et avec tous ses camarades, les enfants de la Lorraine.

Depuis Charmes, par Mirecourt, on entre tout de suite au pays de la Pucelle. Voici les villages de Domvallier et de Baudricourt, qui formèrent et abritent encore la souche d'où sortit Victor Hugo. Mais Baudricourt ne doit aujourd'hui m'évoquer que le seigneur de ce nom, chef du parti français dans la vallée meusienne et qui commandait Vaucouleurs. C'était un homme madré, un

dur-à-cuire. La figure angélique de Jeanne l'introduisit, malgré qu'il en eût, dans un ordre d'idées tout nouveau; il sentait quelque honte à subir l'ascendant d'une jeune bergère; enfin, à bout d'expédients politiques et militaires : « Va, lui dit-il, en lui donnant sa propre épée et une lettre de créance pour le roi, — et advienne que pourra! »

Quand Philippe sera grand, je devrai, quelque jour, lui dire ce : « Va, advienne que pourra! » Dans les meilleures préparations, il y a une part de hasard, ou plutôt une prédestination plus forte que tous nos conseils. Jeanne était née pour sauver la France. Elle ne se prêta, toutefois, à ce grand rôle que parce qu'elle s'inclinait devant les prophéties locales, devant les

sages Lorrains, qui disaient le bon droit du Dauphin. A toi aussi, modeste petit garçon, il faut que l'on enseigne d'écouter tout ce qui est vénérable.

A Ménil-en-Xaintois, je m'arrête quelques instants. Chaque année on y donne des représentations dans le genre d'Oberammergau : « Le mystère de Jeanne d'Arc, représenté par ses compatriotes. » Pourquoi ne sont-elles pas fameuses? L'Allemagne fait de grands succès aux théâtres populaires : Brixlegg-sur-Inn (Tyrol), Liesing (Carinthie), Kiefersfelden (Bavière), Rothenburg-ob-der-Tauber et Honau (Wurtemberg), jouent des drames religieux ou des pièces d'histoire locale. Mais rien peut-il être comparé à l'humble grange où les arrière-

petites-filles des compagnes de la Pucelle chantent au lever du rideau un « mai » dans le rude patois autochtone de Jeanne?

J'allai saluer le curé, qui est le fondateur, le propriétaire et le directeur du théâtre. Admirons son idée, son enthousiasme et sa persistance. C'est en 1885 qu'il commença. Mais il dut abandonner, ou mieux ajourner un rêve que son village ne comprenait pas. Après dix années d'explications, en 1895, quand il osa reprendre ses tentatives, le recrutement des acteurs demeurait fort pénible. Aujourd'hui, il n'est personne de Ménil qui ne tienne un rôle. (Cette commune, en effet, ne compte que deux cent six âmes, et dans la pièce habilement agencée, compilée, inventée par Mgr Foucault, l'évêque de Saint-Dié, il y

a plus de cent quarante personnages.)

— Pour tel acteur, me dit le curé, il fallut quatre-vingts répétitions. Mais aujourd'hui la tradition est créée. Ainsi, nos dames de la cour, au quatrième acte, à Chinon, vous n'imaginez pas leurs bonnes manières !

Sa figure rayonne. Que les gens sont heureux quand un rêve remplit leur vie et qu'ils travaillent à leur rêve ! Ce brave homme a pourtant un scrupule ; il tient à me faire savoir qu'il n'y a pas de misère à Ménil.

— C'est ainsi, ajoute-t-il, que j'ai pu consacrer toutes mes ressources à mon œuvre.

Dans notre rude Lorraine, ce village m'étonne avec sa vie double, peuplé de

cultivateurs qui sont en même temps des personnages épiques. J'ai vu sur le marché de Mirecourt une jeune paysanne qui venait de Ménil vendre du beurre. Elle disait fièrement, avec notre accent lorrain un peu traînard, que les chroniqueurs ont noté chez la Pucelle : « Vous ne me connaissez pas? C'est moi qui suis Jeanne d'Arc. »

Les Jeanne d'Arc donnent le plus de mal au curé de Ménil-en-Xaintois.

— Nous en avons toujours trois, parce que, vous comprenez, nous ne pouvons pas les garder : elles s'envolent.

Philippe, stupéfait, lève le nez vers les nuages.

Arrivés dans l'exquise vallée de la Meuse

serpentante, où les peupliers frissonnent, et la rivière traversée, nous laissâmes d'abord le précieux petit village de Domremy pour gagner par un chemin à flanc de coteau le clocher blanc de la basilique.

Sur cette faible colline que couronne encore le fameux « Bois-Chesnu », on foule un sol qui, du fond des temps celtiques, nous arrive chargé de mystères et de pressentiments. Ici semblait déposée une pensée profonde qui se dévoilerait à l'heure propice. « Il y avait des prophéties disant que vers un Bois-Chesnu devait venir une Pucelle qui ferait des merveilles. » (10e séance du procès.) De ce point l'on embrasse tout le théâtre de la formation de Jeanne. Voici, sur notre droite, en montant, le vignoble de ses parents. La fameuse

Fontaine des Groseilliers, qui l'avoisinait, a disparu, mais, plus haut, la source est toujours vivante, dont Jeanne disait : « Les malades de la fièvre y vont chercher de l'eau pour se guérir; cela, je l'ai vu, mais j'ignore s'ils guérissent ou non. » Auprès de là s'élevait l'antique et mystérieux arbre dont « les branches toutes rondes rendaient, dit un témoin du procès de 1445, une belle et grande ombre pour s'abriter dessous, comme presque l'on ferait au couvert d'une chambre ». « Cet arbre est bien ancien, affirmait Mengette, l'amie d'enfance de Jeanne, devenue la femme du laboureur Jayart. — De mémoire d'homme on l'a toujours vu où il est, et c'est une merveille de nature. Chaque année, au printemps, particulière-

ment le dimanche de *Lætare, Jérusalem,* dit le *Dimanche des Fontaines*, cet arbre était un lieu de rendez-vous. Filles et garçons, nous venions en troupe, apportant des petits pains que nous mangions sous l'arbre ; puis nous allions boire de l'eau à la Fontaine aux Groseilliers, que l'on nomme aussi Bonne Fontaine des Fées Notre-Seigneur. Ensuite on jouait ou dansait. Que de fois nous avons mis la nappe sous l'arbre et mangé joyeusement ensemble ! Les choses se passent encore de même et nos enfants font aujourd'hui ce que nous faisions alors. » « La beauté de l'Arbre des Fées — dépose Béatrix, veuve d'Estellin, laboureur de Domremy, qui avait quatre-vingts ans lorsqu'elle fit sa déposition — attirait sous son ombre nos

seigneurs et leurs dames; bien des fois je m'y suis promenée en leur compagnie dans ma jeunesse. D'après ce que j'ai ouï conter, les femmes qu'on appelle *fées* y venaient autrefois, mais, pour nos péchés, elles n'y viennent plus. La veille de l'Ascension, quand les croix sont portées par les champs, le curé va sous le grand *Fau* et y chante l'Évangile. Il va aussi à la Fontaine aux Groseilliers et aux autres fontaines pour chanter l'Evangile (l'Évangile de saint Jean); ce sont faits que j'ai vus. » « Jeannette allait *faire ses fontaines* comme ses compagnes, — ajoute un camarade d'enfance, Michel Leluin. — mais je ne crois pas qu'elle ait été à l'Arbre d'autres fois et pour une autre cause, car elle était toute bonne. »

Toute bonne, quel mot délicieux qui vêt et fleurit de soleil la petite fille! Quel enchantement parmi tous ces détails! Nul ne me fera de reproche si je ralentis notre pas. On est près de la terre : on entend respirer cette belle campagne et sa fidèle population; on voit les points de suture qui relient le monde gaulois au monde catholique romain. Dans ce paysage qui n'a pas bougé, si l'on médite ces vieux textes, on s'enrichit d'une intelligence qui ne diffère pas de l'amour.

C'est à ces lieux que la vierge pensait quand elle dit telle parole qui nous mène, à mon jugement, le plus près de son âme. Elle était prisonnière; les durs légistes la tenaillaient de leurs subtils arguments, car ils eussent voulu qu'elle mourût en

doutant d'elle-même et désespérée. Ses apparitions, disaient-ils, étaient diaboliques et l'avaient trompée, puisqu'elles l'abandonnaient. D'un élan sublime de simplicité, elle répondit à ces tentateurs : « Si j'étais au milieu des bois, j'y entendrais bien mes voix. »

Quel silence nous courbe après un tel éclair! Nous sommes contraints de méditer. Ce n'est point Jeanne seule qu'il illumine. Il nous aide à discerner parmi d'épais nuages le caractère et la formation des faveurs surnaturelles. « Si j'étais au milieu des bois... » Cette parole s'empare de nous, saisit notre cœur et notre intelligence pour toujours. Ce n'est point, comme tant de mots où nous nous définissons, une lointaine traduction, c'est de l'âme nue sous

nos yeux. La vierge a révélé son secret et les moyens de son ascension. Il semble que par une fissure nous voyons sourdre la source. Voilà donc comment s'émeut la part divine, pour ainsi parler, qu'il y a dans l'homme. Une jeune fille de dix-neuf ans, illettrée, nous oriente vers la plus poétique et la plus forte conception de la vie! Souvent nous fûmes dans le sillage de telle femme éclatante, privée de cœur et de cerveau, mais par qui nous entendions les sourdes raisons de l'espèce; rien ne peut être comparé au bénéfice qui nous augmentera si nous suivons la pure vierge que l'exaltation de son cœur et de son cerveau semble animer de folie : elle nous mène au trésor mystérieux, aux réserves de la Nature. Dans ces paroles de Jeanne fraîchissent les nappes

souterraines de la vie, de la vie commune à tous les êtres. Le pauvre oiseau captif qui, dans sa cage, n'entend plus sa volonté de vivre, l'enfant qui s'hébète au collège par manque de tendresse, l'artiste que stérilisent les salons, sentent confusément ce qu'exprime avec une sereine puissance cette vierge pour qui le monde surnaturel existait. Ils se définissent dans son cri : « Si j'étais au milieu des bois, j'y entendrais bien mes voix. »

Il est impossible de ne point souffrir de l'indiscrétion des dévots qui dépensent des millions en pierres de taille pour gâter ces pures solitudes. Dieu me garde de toute fadeur quand je décris l'atmosphère que Jeanne respira, mais ici le pèlerin sera

toujours envahi par cet attendrissement du cœur qu'un Racine allait chercher aux prises de voile. C'est sur cette colline couronnée de vieux bois, semée de sources, tapissée de prairies et qui glisse jusqu'à la rivière, que Jeanne d'Arc, le plus souvent, près du hêtre vénérable, entendit ses « conseils ». Il fallait nous permettre d'y errer en paix, sans que rien nous divertît des herbes, des fleurs, des arbres, des vallonnements dont les douces puissances se croisèrent avec les regards de la prédestinée. Sur cette vallée fut bâti le miracle de Jeanne. Qu'y voulez-vous ajouter?

Ce n'est point que la basilique, encore inachevée, soit laide, mais elle encombre une colline où tout ce qui peut sembler autochtone passe les plus précieux apports.

Et puis on annonce d'autres bâtiments qui « couronneront la vallée et se développeront sur une façade de cent mètres dans un ensemble des plus majestueux». Déjà, voici, à droite et à gauche, la maison des Pères eudistes, une hôtellerie pour les étrangers, un magasin d'objets de piété, un hangar pour abriter les pèlerinages. Au-dessous, plus près de la rivière, les Carmélites viennent de s'installer, et leur cloître, vraiment, est bien laid. Que l'Église — qui se plut toujours à renforcer sa gloire des prestiges de l'art — entende ma voix déférente ; il est temps, car les brochures dévotes prédisent que « bientôt cette hauteur ressemblera à la colline de Fourvières, *isle sonnante* où retentissent sans trêve les cloches de vingt maisons religieuses ». O véritable

sacrilège d'avoir rompu le silence de Jeanne !

Sans doute, c'est une idée attrayante d'associer, sou par sou, d'immenses multitudes autour de la sainte Lorraine, mais que les amis de l'héroïne se méfient de leur zèle : leurs moellons écrasent Jeanne dans Domremy.

— Qu'eussiez-vous donc voulu? me dit-on.

— Des perles.

Oui, tout simplement, je voudrais que, dans la claire fontaine où Jeanne, au pied du Bois-Chesnu, se plaisait, je voudrais que sous les murs de la chaumière, je voudrais qu'à l'ermitage de Bermont, la France suspendît de purs colliers de perles (1).

(1) Voir la note à la fin du volume.

Pour visiter la basilique, nous suivons des pèlerins que guide l'un des Pères. Sous le porche il nous signale tous les détails d'une Jeanne de marbre blanc, agenouillée aux pieds de sainte Catherine, de saint Michel et de sainte Marguerite en bronze. L'ingéniosité et l'autorité de son explication émerveillent Philippe, qui me retient en arrière pour me dire :

— Faut qu'il soit effronté de parler comme ça... tout seul et tout haut. Toi, est-ce que tu oserais ?

Du porche, nous passons la crypte. Des ex-voto militaires la tapissent. Chaque jour, on y dit, pour les soldats de la France, la messe. Un évêque de Saint-Dié, monseigneur Sonnois, s'est souvenu avec beaucoup de bonheur que Jeanne avait à

plusieurs reprises répété : « S'il faut que je meure bientôt, dites de ma part au roi notre seigneur, qu'il fonde des chapelles où l'on prie pour le salut de ceux qui seront morts pour la défense du royaume. »

Ayant rappelé ces belles paroles, le Père eudiste s'agenouille et déclare :

— Nous allons tous dire une prière.

Il la commence. Mais chez Philippe j'aperçois une grande agitation.

— Qu'est-ce qu'il y a, petit?

— Écoute : moi, je ne la sais pas assez, la prière.

Il m'entraîne, il s'émeut, il est prêt pour la fuite et les larmes. Nous nous expliquons. Il croyait que chacun, à tour de rôle, devait prendre la parole.

Peut-être la phrase du Père était-elle

équivoque, mais certainement Jeanne d'Arc, que cet enfant avait imaginée aimable et jeune dans une prairie de Domremy, commence d'agir telle qu'on la sent ici, reine mystérieuse, adulée, dangereuse sans doute, puisque cette foule nu-tête chuchote, se courbe dans l'ombre, s'attarde dans l'humidité. Philippe est oppressé, envahi de terreur. Il ne me quitte pas d'une semelle; je le vois allégé, délesté, quand le Père enlève de dessus lui son regard; mais un prêtre regarde volontiers un enfant sage, et alors la petite main se crispe dans ma main cependant que le doux sourire se charge d'inquiétudes.

Heureusement, dans l'état de la basilique, la visite ne peut être longue. Et voici déjà le moment où notre conducteur, comme

c'est naturel, sollicite nos offrandes pour l'achèvement des travaux. Philippe ne se contente point que je fasse le nécessaire. Il craint un affront s'il est seul à ne rien donner. Il s'avance le dernier et, en se haussant, cherche à mettre dans le tronc une poignée de sous qui, malheur ! roulent bruyamment sur les dalles. On rit, avec amitié, de son effarement. Et le prêtre, sur le seuil, après nous avoir dit à tous, avec beaucoup de sérieux : « Au nom de Jeanne d'Arc, de la France et de l'armée, merci, » vient lui caresser la joue :

— Allons, c'est bien, Jeanne d'Arc vous bénira.

Deux secondes plus tard, comme j'étais content que de nouveau nous fussions seuls devant la silencieuse vallée, et comme je

me penchais vers Philippe pour m'assurer s'il y avait plus de sérieux et de douceur dans ses grands yeux bleuâtres ou dans le paysage, je le vis avec étonnement tout décomposé par l'angoisse.

— Eh bien! petit?

— Pourquoi qu'il a dit que Jeanne d'Arc me punira?

— Mais non, il a dit « bénira ». Elle te bénira.

— Qu'est-ce que c'est. « bénira »?

— C'est du bien.

— Ah! tu es sûr que c'est du bien, « bénira »?

— Elle sait que tu es un gentil petit garçon, et puis elle aimait les enfants. Quand elle habitait ici, elle préférait à tout le monde les petits garçons et les petites filles.

Menue scène, désolante et comique. A six ans, se croire menacé par Jeanne d'Arc! Moins qu'une scène, une expression de figure, mais que des parents retrouvent sous leurs paupières quand ils les baissent pour évoquer les délices d'une enfance de petit garçon.

Pour apaiser l'émoi de Philippe, je lui raconte mille traits de Jeanne d'Arc : qu'elle soignait les enfants malades dans les chaumières de Domremy; qu'elle aimait à prier dans l'église au milieu des garçons et des filles recueillis par les Franciscains et qu'on appelait les « petits enfants des mendiants »; qu'elle et ses camarades couraient, en se tenant par la main, du haut en bas de la colline, du

Bois-Chesnu jusqu'à la rivière, à travers les prairies.

L'histoire de Jeanne d'Arc, pourvu qu'on cueille les fruits sur la branche, c'est-à-dire qu'on prenne les faits dans les registres du procès, est belle en toutes ses parties. Les puérilités y valent les sublimités. J'en remplis le cœur de Philippe. Il me questionne, m'écoute, et, sensible aux influences d'une journée de l'automne lorrain aussi bien qu'à mes récits, il ne dévie de notre conversation que pour mieux rentrer dans notre pensée, car ici tous les objets sont un chemin vers l'héroïne.

Nous sommes montés derrière la basilique dans les broussailles du Bois-Chesnu. « Chesnu » veut-il dire bois blanc (c'est

bois de hêtre), ou dont la cime est dépouillée, ou bien encore vieux bois? Ces sens divers se justifient. C'est douceur, silence et solitude. Croisons-nous quelques rares groupes de pèlerins? On se regarde, on sympathise, on est des gens de même amitié et qui s'enorgueillissent, s'attendrissent d'un noble sentiment commun. Ah! mener un ange sous les branches où passa le vol des dames!

Pour que je me promène avec fruit dans les domaines de Jeanne d'Arc, rien ne me vaut la société de mon petit garçon, car il me rend sensible et vivante avec une force incomparable l'idée de continuité. Il me dispose à mieux comprendre, à mieux chérir l'enfant qui, sur un sol prédestiné par d'antiques effluves saints, se formait une héroïque volonté de maintenir la tradition

française. Toutefois, il faut de la religion pour cimenter nos impressions individuelles. Ses pierres, je ne m'en dédis point, gâtent le paysage, mais son autorité le spiritualise. Elle force les têtes à se découvrir, les voix à se baisser, et sur Jeanne, dont la simplicité toute nue pourrait déconcerter les esprits communs, elle dirige ces puissances de vénération qu'elle garde dans nos cœurs. Je persiste à demander qu'on ne laisse sur la colline du Bois-Chesnu que des arbres, des prairies et la vie pastorale. Après qu'elle a mis au monde un miracle, cette colline a bien le droit de végéter dans un demi-sommeil, très propice à nos méditations. Mais je fais un rêve pour le vallon qui sépare Greux de Domremy. J'y voudrais un établissement des Franciscains...

Ces moines populaires furent les amis de Jeanne, ses conseillers peut-être et certainement son appui. Quand elle arriva de Vaucouleurs à Bourges, ils furent chargés de s'informer à Domremy : leur enquête leva les derniers doutes du Dauphin. L'un d'eux, frère Richard, le prédicateur démagogue, déploya pour Jeanne un zèle enthousiaste. Dans aucun moment ils ne l'abandonnèrent. Comme ils gardent à Jérusalem la tombe du Christ, ils méritent d'entourer à Domremy le berceau de Jeanne d'Arc. Les beaux commentaires qu'avec un juste orgueil, en disant « nous » et encore « nous », ils pourraient donner aux visiteurs !

Certes, j'approuve que l'on confie le service de la basilique aux « Sœurs de la Pré-

sentation de Broons », qui sont bretonnes et de qui le noviciat occupe, assure-t-on, la maison même de Duguesclin, mais enfin c'est un ordre tout neuf... Certes, aucun homme réfléchi, et en particulier un écrivain qui par deux fois voulut visiter la noble cité d'Avila, ne marchande ses respects aux religieuses du Carmel, une des réserves de la méditation sur cette terre, mais ces pures contemplatrices sont-elles bien à leur place dans l'atmosphère de Jeanne, qui fut l'enthousiasme et la méditation agissante? Dans la petite cité religieuse que j'abrite en pensée entre ces vallonnements de la Meuse, on apporterait de meilleures dispositions pour comprendre une Colette Boilet. Cette sainte Française, né à Corbie, une des femmes les plus extraordinaires de la fin

du moyen âge, fut une réformatrice et une bâtisseuse égale aux Catherine de Sienne et aux Thérèse d'Avila. Elle a rencontré Jeanne d'Arc et donné à son œuvre de restauration patriotique un concours indirect que M. Siméon Luce a marqué.

« Colette e Jeanne, dit-il, avaient cela de commun que leur extrême beauté, loin de faire appel aux sens, éloignait jusqu'à la pensée d'un mauvais désir... On les voyait toutes les deux, l'héroïne aussi bien que la sainte, fondre en larmes chaque fois qu'elles se confessaient ou qu'elles recevaient la communion ; mais cette ferveur de dévotion n'enlevait rien à la netteté de leur sens pratique, à la féconde activité de leur esprit organisateur. Il suffit d'un an à Jeanne pour faire ce que l'épée de vingt capitaines

avait été impuissante à accomplir, et lorsque Colette mourut à Gand, le 6 mars 1447, elle avait fondé dix-huit couvents et imprimé par toute la France à la dévotion féminine une impulsion nouvelle... La sainte abbesse et la pieuse héroïne avaient les mêmes fêtes de prédilection : la Passion, l'Annonciation et la Toussaint... Colette laissait voir une préférence marquée pour certains animaux qu'elle considérait comme purs. Elle avait pour les agneaux, les tourterelles et les colombes, l'affection d'une sœur. Elle se faisait suivre partout d'un agneau qui l'accompagnait même à la messe et qu'elle avait dressé à s'agenouiller au moment de la consécration. Or, l'image d'une colombe figurait dans les armes personnelles de Jeanne d'Arc... Colette et

Jeanne se ressemblent encore par leur tendresse pour l'enfance... Les beautés de la nature, où elle voyait un reflet de la splendeur divine, touchaient Colette profondément, et il lui suffisait d'entendre l'alouette chanter en montant dans les airs l'alleluia du printemps, pour qu'aussitôt son âme, comme fascinée par le lointain superbe de ce chant, s'envolât à tire-d'aile au plus haut des cieux. Lorsqu'elle voyageait, soit à cheval, soit en chariot, le pas saccadé de sa monture, le ballottement du chariot la plongeaient dans une extase ineffable... Mais le trait qui rapproche peut-être le plus Jeanne et Colette, c'est la vertu particulière qu'elles paraissent avoir attachée l'une et l'autre au nom de Jésus... »

Cette belle page, où je copie M. Siméon

Luce, contient une partie des puissances poétiques qu'il faudra rendre sensibles le jour que les Franciscains s'occuperont, selon mon goût, d'installer discrètement, entre Greux et Domremy, un vallon religieux. Et puisque c'est un rêve, qu'il me soit permis de le suivre jusqu'au bout : j'attends qu'au pays de Jeanne d'Arc, par des moyens matériels, en mettant sous mes yeux des objets (s'ils furent à la peine, c'est bien raison qu'ils soient à l'honneur), on me force à ramener ma pensée sur ce qu'il y a d'éternel dans la vie intérieure, si intense au moyen âge. Pour un peuple chez qui cette vie est tristement délabrée, je fais ce vœu gauche, naïf, sans précaution, mais loyal, d'un musée de l'honneur, d'un canton où l'on groupera des témoins

muets ou du moins sans conscience, mais qui nous inclinent à réfléchir sur les conditions de la plus haute émotivité.

Cette fin de journée se fond sous une nappe de douceur et de respect. Sur l'un des coteaux qui dessinent la rive gauche de la Meuse, Philippe et moi, nous sommes allés à Notre-Dame de Bermont honorer une antique statue de la Vierge où, les samedis, dans la belle saison, Jeanne portait des « chapeaux de fleurs ». Quel délice si nous mettons nos pas dans ses pas, faciles à suivre, car depuis qu'elle s'éloigna, son village vit pour se souvenir! Quelle approche du mystère quand nous retrouvons, défaillants de vieillesse, mais tels encore que sa jeunesse les connut, les

humbles objets inanimés dont son âme fut cliente!

A Domremy, l'église paroissiale garde une statue de pierre que Jeanne a certainement priée. Plusieurs fois par jour la jeune fille pouvait recourir à ses conseils. car nous gagnons en moins de trente pas, dans l'ombre du clocher, sa chaumière paternelle. Les visiteurs de toutes les nations s'émeuvent en retrouvant presque intact le cadre fait d'une chaumière et d'un étroit jardin, d'une église et d'un cimetière, sous un ciel nuageux, où la sainte, à l'âge de douze ans, par un après-midi d'été, reçut les ordres qui sauvèrent la France. Humble nid où l'héroïne, soutenue par les personnages célestes, essayait d'abord ses ailes. Comment expliquer la folie du

conseil général des Vosges qui fit exhausser d'un étage cette demeure sacrée!

C'était pour avoir la place d'étaler une modeste série de documents iconographiques. Philippe se plaint qu'aucun de ces portraits ne soit ressemblant. Il y a là pourtant une centaine de ressemblances variées. Mais la Jeanne d'Arc de Philippe est celle de M. Boutet de Monvel. La mienne, s'il faut le dire, ne diffère pas tant des jeunes paysannes que l'on croise dans cette haute vallée de la Meuse. Les chroniqueurs la virent grande et belle, avec des formes très féminines; le visage plutôt rond, les pommettes accentuées, le teint brun, les cheveux noirs, les yeux bleus, un peu à fleur de tête, sous de longs cils bruns. Elle a tout de notre terre

et de notre race, mais ce qu'elle a du ciel. c'est, sur son visage rustique, l'enthousiasme et la compassion.

De l'héroïne à sa vallée natale, c'est un tel échange d'influences que je ne m'étonne point si l'image que je garde aujourd'hui de ce canton béni répète les grands traits moraux que j'ai toujours cru voir au visage de Jeanne d'Arc. Oserai-je le dire? Quand je ferme les yeux pour repenser tous mes plaisirs d'un jour d'automne à Domremy, j'invente des collines rustiques où serpentent les eaux vives de la compassion et que couronnent, pâlies par les clartés du crépuscule, de longues flammes d'enthousiasme.

Terre de repos, car elle a fait sa tâche; terre d'exaltation, puisqu'elle fit prophé-

tiser la sibylle française. C'est la douceur brisante d'un appartement que la mort a vidé de l'être cher qui l'animait. Certain jour j'ai souffert dans Metz d'une atmosphère analogue, mais la belle tige lorraine, là-bas, fut arrachée, qui n'est ici que défleurie. Dans l'un et l'autre lieu, la saison héroïque a passé, mais à Domremy Jeanne se respire encore.

Pour jouir du soleil couchant, nous étions remontés sur la sainte colline...

Sous la feuillée du Bois-Chesnu, quand nous marchions silencieux, l'*Angelus* de la paroisse commença de tinter. Ces sons limpides agrandirent subitement nos méditations et le paysage. Ils animaient dans ma conscience les documents qu'y accumu-

lèrent de fréquentes lectures du double procès de condamnation et de réhabilitation. Nous n'avons jamais lu les interrogatoires de l'héroïne ou les réponses des témoins sans être frappé de la puissance qu'avait sur elle le son des cloches.

Au procès de réhabilitation, un laboureur de Domremy dépose : « Quand elle était dans les champs et qu'elle entendait sonner la cloche, elle s'agenouillait. » Le marguillier ajoute que Jeanne lui avait promis de la laine (de ses brebis, sans doute) pour qu'il mît du zèle à sonner les cloches de complies (pour qu'il sonnât longuement au coucher du soleil). — Dunois raconte : « Elle avait cette coutume, à l'heure des vêpres, au crépuscule de la nuit, de se retirer à l'église et de

faire sonner les cloches pendant une demi-heure. » — Elle-même, au cours de son procès, sur interrogation, déclare que dans ce jour, ses voix la visitèrent « trois fois, à savoir : le matin, à vêpres et tandis qu'on sonnait l'*Ave Maria* du soir ». — Mais il lui fallait le grand silence. « Plusieurs fois, est-il dit au procès, Jeanne ne parvint pas à comprendre ses « voix » à cause du bruit de la prison et au milieu du tumulte de ses gardiens. » C'est même là-dessus qu'elle prononça la phrase sublime : « *Quod si esset in uno nemore, bene audiat voces venientes ad eam.* » — Le vendredi 30 mai 1431, étant « à sa fin et en l'article de la mort », elle fut interrogée par plusieurs de ses juges avant que d'être emmenée au bûcher, et la pure vic-

time dit qu'elle entendait ses voix surtout à l'heure des complies (qui sont le dernier office du jour), et aussi le matin, quand les cloches sont en branle. Alors maître Pierre Maurice, un des misérables hommes qui l'épiaient, l'obsédaient, la poussaient dans des pièges, dit que « diverses personnes, lorsqu'elles entendent sonner les cloches, croient entendre et comprendre des paroles ».

Quel méchant homme! Je me demande s'il fut jamais rien chuchoté de pire que cette phrase grisâtre qui voulait *in extremis* dépouiller Jeanne de toute confiance dans son passé et de tout espoir dans son avenir.

S'il s'associe à notre passion de méditer respectueusement sur le secret de Jeanne

d'Arc, le lecteur m'excusera d'avoir ici rassemblé les textes qui prouvent le rôle des cloches dans la vie de cette voyante.

Dans ce long calme et ce désert, dans ce jour privilégié qu'est un voyage à Domremy, qu'avons-nous entendu des cloches sous les arbres? Je connais que le frémissement des branches fait une vie, un geste, une phrase. Mais qu'y puis-je distinguer? Je ne pénètre point leur domaine mystérieux où la vierge était familière. Les forêts lui proposent d'agir. Elles m'apportent les enchantements de la mélancolie.

Force sublime de la virginité, qu'avaient reconnue nos aïeux les Celtes, que soupçonnent les physiologues et que parfois je crus comprendre. Donner de la vie, c'est

aussitôt connaître dans une lassitude le vrai sentiment de la tombe. Il se mêle aux vertes ramures, à l'audace joyeuse des oiseaux, à notre émoi de la beauté, le roman vaporeux de la mort. C'est qu'à certain philtre on ne fait pas sa part une fois qu'il s'est glissé dans nos veines où nos puissances ne sont plus intactes.

Empêché de s'introduire au monde céleste avec les ramures, mon esprit du moins s'ébranle à l'appel du clocher dont les fondements s'assurent au milieu des tombes. *Deum cano*, dit la cloche dans les airs sans que je suive sa louange, mais son *Defunctos ploro* se répercute dans mon âme pensive. La cloche mène au cimetière comme elle convoque au baptistère ; de la même voix qui proclame : « Ils ont gagné

leur repos », elle annonce à la société de nouveaux collaborateurs. Son joyeux carillon nous assure d'un prochain glas funèbre, mais pour l'entre-deux va-t-elle nous avertir?

Les cloches disaient à Jeanne un large chant de confiance : « Tu marcheras, tu triompheras... » Et l'enfant soumise s'enivrait des rêveries d'une action glorieuse. Mais trop vite la cloche se taisait... La cloche qui nous fait nous connaître, puisqu'elle ébranle notre émotivité, ne nous dit point les événements. Dès l'aube, je sais ma vocation; seul mon couchant connaîtra mon destin.

« Sonne, sonneur; pourquoi t'interrompre? avec toi je partagerai la laine de mes brebis, si ta cloche claire achève de

me dévoiler mon sort... » Hélas! le battant a cessé de frapper; des ondes continuent à vibrer dans les airs qui décroissent, se taisent. Extrêmes confidences que Jeanne agenouillée longuement essaie de surprendre. Les sons vaporisés se fondent avec les vapeurs du ciel. Beaux nuages indécis et multicolores, mouvantes constructions, sur ma curiosité vous demeurez suspendus...

L'ignorance est tiède à ceux que glacerait une vue nette des lointains. Je ne paierai point le sonneur pour que les prophétesses plus longtemps au clocher se balancent, puisque ces grandes semeuses de bruit ne peuvent pas jeter sur la terre de la semence de bonheur.

J'ai connu leur psaume, qui n'est qu'une implacable affirmation de la dure nécessité. Quand survinrent la mort de mon père et puis la mort de ma mère, et que je marchai derrière leur corps vers le cimetière, la cloche de ma paroisse soudain commença publiquement à me parler. Je tremblai quand son premier coup ébranla l'air et qu'au milieu de mes parents et de mes amis je passai le seuil familial, la porte de la maison où désormais j'étais le maître. Grâce à cette annonciatrice, je n'étais plus seul dans une nature indifférente. Les airs retentissaient de ma plainte. Ne te tais pas, glas de terreur! Après toi commencera l'affreux silence, et quand, mon tour arrivé, tu devras retentir pour moi, nul ne saura plus les mots ni les vertus des miens. Leurs

portraits même seront brutalement maniés et rejetés parce qu'ils manquent de valeur artistique. Sur cette mer d'anéantissement, tout le salut, c'est un petit garçon, s'il porte dans son cœur l'essentiel que je lui propose...

Cependant les cloches se sont tues, et Philippe, qui n'aime pas qu'on rêve, veut que je lui dise comment furent punies les méchantes gens qui brûlèrent Jeanne au Vieux Marché. Je n'assombrirai pas son imagination. C'est d'un autre qu'il connaitra l'une des pages les plus dures de l'histoire. Plusieurs des bêtes féroces par qui la Lorraine avait été martyrisée jouirent de la faveur et même de l'amitié royale. Quand Charles VII fit son entrée solennelle à Paris, l'un des

tortionnaires le harangua au nom des Facultés. Ce ne serait pas la peine que je me fusse mêlé à quelque politique, si je devais là-dessus me scandaliser. De tels faits, à les bien comprendre, donnent sa véritable couleur à la vie, qui est cruelle. Mais ils ne font point une nourriture pour un pauvre petit garçon. Je me bornai à lui dire :

— Cauchon était si méprisé qu'après sa mort on l'a déterré et jeté aux ordures...

Je vois bien qu'il fait un geste pour m'interrompre... Peut-être a-t-il oublié que Cauchon était le président du tribunal...

— Non, me dit-il, je le connais. Et tu sais ce qu'on répond?

— Quoi donc?

— Mais quand on dit Cauchon?

— Eh bien! Philippe, je ne t'entends pas.

— On répond : « Cauchon toi-même. »

Il rit avec un regard d'ange, avec ses yeux, avec son front où tout est limpidité. J'en demeure stupide, puis très vite enchanté. O petit innocent, tu recueilles la tradition. Ce n'est pas en vain que je t'ai amené de Paris sur la terre natale! Comme une jeune éponge, à peine plongé dans le milieu lorrain, tu t'appropries les facéties qu'il y a des années, des années, j'ai déjà ramassées sous les bancs de notre école, dans notre petite ville lorraine. Tu travailles modestement dans la voie. Tu vis chacune de mes heures; avec toi, je repasserai par mon humble sentier. O ma jeunesse, ma plus bête et jeune jeunesse, qui refleurit! Quand

j'étais rassasié, voilà que par cet enfant je me retrouve à jeun devant le vaste univers.

Il est des jours qui sont des îles... Au bord d'une telle journée de l'automne en Lorraine, viennent battre les sombres flots de l'hiver parisien. Mais plus sombres l'entourent les nuages, les neiges et les pluies de toutes nos vies médiocres. Divine douceur de ce chétif paysage si mol et si fort, racinien et cornélien! Il brise le cœur et l'affermit. Perpétuel attendrissement, mais qui formerait des héros.

CHAPITRE VI

LES PRIÈRES QUI NE SE MÊLENT PAS

Nous faisons chaque année un séjour à Niederbronn, en Alsace, qui fut une brillante ville d'eaux jusqu'à l'année 1870 et qui mourut de nos désastres. Toute élégance s'est retirée avec le flot français : plus de joyeux viveurs pour déguster les fameuses soupes aux queues d'écrevisses, dont quelque chose — par quel mystérieux chemin? — était venu jusqu'au délicieux petit père Banville, ce grand poète, qui, dans

la boutique du passage Choiseul, répétait souvent sur le mode triomphal lyrique : « Vous ne connaissez rien, si vous n'avez pas mangé les bisques du Baerenthal. »

Les fidèles habitués lorrains, alsaciens et voire parisiens qui, de juillet à la mi-septembre, se retrouvaient à Niederbronn maintenaient le niveau. « Il y avait plaisir à bien nourrir ces messieurs, car il étaient à même d'apprécier une bonne cuisine. » Mais, pour contenter les officiers allemands qui, les dimanches d'été, viennent ici « manger à la française », il ne faut que beaucoup de plats. Nous les regardons sans mot dire, ces beaux hommes, ces vainqueurs, ces fils d'une race étrangère. Et, groupés avec quelques témoins survivant

de l'ancien Niederbronn, nous jouissons de ce qui demeure de l'aimable petite ville française.

Qui sait au juste maintenant à quoi servent les eaux de sa piscine? Il n'y a plus de docteur pour en affirmer et doser les vertus, et l'on ne réimprime pas les brochures apologétiques. Cependant la tradition de leur efficacité subsiste, et sur les 6 heures du matin, devant le bon hôtel de M. Matthis, sous les arbres verts, quand le petit orchestre fait entendre son prélude d'opéra-comique, il est encore un nombre honorable de « buveurs » pour faire les cent pas et demander à la nymphe rustique ses gobelets salutaires. La commune a renoncé d'entretenir les bosquets où les bancs pourrissent sous l'humidité, mais la

région demeure toujours le plus magnifique des parcs.

Les sapins et les hêtres qui se partagent les pentes, les épaisses prairies des vallons, les céréales de la plaine ne connaissent rien aux accidents politiques : sous des administrations diverses, ils se maintiennent pareils. Philippe, comme eux, ne songeait qu'à profiter d'un bel été. Il a fallu lui dire : « Ne joue pas avec ces petits-là. Ce sont des garçons prussiens. Ce ne sont pas des camarades pour un garçon français. »

— Mais pourquoi qu'ils viennent me prendre par la main et dire que nous devons jouer?

— Ils sont les fils des vainqueurs, alors ils peuvent oublier. Mais toi, si tu oubliais, leur victoire serait complète.

Pour un jeune Français de six ans, cette molle vallée de la Sauer se présente comme une table rase; rien n'y est écrit que d'aimable ou d'indifférent; les côtes de Wœrth, le plateau de Frœschwiller, les houblonnières même entre Reischoffen et Morsbronn sont d'abord riantes et muettes.

Souvent nous parcourons ces calvaires où la France perdit l'Alsace et que le soir du 6 août Mac-Mahon désespéré évacua par notre Niederbronn. Un tel pèlerinage sur les champs de la gloire allemande communique au visiteur le plus frivole un émoi qui grandit à chaque station auprès des tombes et des innombrables monuments du souvenir. Sur d'immenses espaces, des pierres orgueilleuses disent le *Te Deum* de chaque régiment bavarois, wurtembergeois,

prussien, et puis voici l'ossuaire de nos frères vaincus. Fosses tragiques, pierres lourdes et grisâtres de l'armée française entourées de noirs cyprès ! Au soir, on en revient l'âme et le corps empoisonnés. Mais un Français a-t-il le droit de se soustraire à ces tragiques leçons? Et pour ménager notre cœur, à la manière des enfants qui veulent oublier l'agonie de leur père, refuserons-nous de fixer notre regard sur les causes et sur le lieu de notre diminution? Puisque Philippe à mes derniers jours se tiendra dans ma maison et qu'au retour du cimetière, dînant avec nos amis, selon la coutume lorraine, il se remémorera ce qu'il y eut de bon dans ma vie, ne cherchons pas à le préserver du fardeau des impressions sévères. Préparons cet

enfant à tirer quelque avantage des spectacles pénibles.

Un habitant de Niederbronn que je n'ai pas le plaisir de connaître m'a fait passer un billet : « Monsieur Barrès a-t-il pensé que c'est aujourd'hui le 6 août? A dix heures, on dira une messe pour les soldats tués dans la journée de Frœschwiller. »

A peine étais-je dans l'église que les écoles arrivèrent. Les garçons d'abord, avec leurs loyales figures enfantines d'Alsaciens.

Philippe me tire par le bras :

— Penses-tu qu'ils vont prier pour les Français?

C'est toute la question. J'admire comme

Philippe, à l'âge de six ans, est allé droit au centre du problème.

Nul doute que M. l'Inspecteur n'ait rappelé à M. l'Instituteur que le 6 août on doit prier pour les soldats allemands morts sur les pentes de la Sauer. Mais le père de famille, à l'issue de l'école, s'est occupé de détruire ce travail du maître ; il a raconté la bataille, vanté nos soldats français. — « Pourtant, observe le petit, les soldats allemands ont été les plus forts. » — « Cela n'empêche : tu dois préférer les zouaves, les turcos, les cuirassiers. Ils n'étaient que quarante-trois mille contre cent cinquante mille. »

Cruel dialogue : des pères aux fils et des fils aux petits-fils, la bonne thèse ira s'affaiblissant à mesure que l'apport

d'outre-Rhin noyera sur cette terre ce qui reste de la France. Un jour, ici, notre pensée ne subsistera plus qu'à la dose homéopathique. Dès maintenant la dure contradiction de l'école et du foyer, qu'a-t-elle produit chez les annexés de l'âge de Philippe, chez les cinquante petits Alsaciens que voici agenouillés sous la surveillance du pédagogue, faiseur d'âmes allemandes!

... Après les garçons, j'entends le piétinement des petites filles qui font leurs révérences et se glissent dans les bancs. Trente sœurs les accompagnent, de l'ordre religieux dit les *Sœurs de Niederbronn*, qui, en Alsace, se charge de l'enseignement. Ces enfants ne connaissent que la France. Elles ne prieront pas pour les Bavarois qui rougirent de leur sang la Sauer, ni pour

le prince royal dont l'énorme bronze caracole en arrière de Wœrth, sur une vaste terrasse et sur des rochers artificiels. Toutes leurs petites pensées aimables et pieuses rêvent des fiers cavaliers français.

Parmi les cadavres, entre Wœrth et Niederbronn, quel est celui qui de mon cœur prend la plus forte possession? A quelques pas du noyer sous lequel se tint Mac-Mahon, j'ai lu sur une croix basse ces seuls mots : « Priez pour A. S..., tué le 6 août 1870. » Des initiales : il n'a même point la publicité de son sacrifice! J'ai parcouru, je puis dire étudié, le champ de bataille avec l'un de ceux qui, les 7, 8, 9 et 10 août, ramassèrent les blessés et les morts; il m'a dit : « J'ai porté ce cadavre. C'était un spahi de Mac-Mahon, un

magnifique jeune homme, le plus beau que j'aie jamais vu. » Un spahi, un cheval, un grand manteau flottant! Vingt-quatre ans! Le beau papillon... Grâce aux sœurs de Niederbronn, quelque chose survit d'un si touchant soldat dans l'imagination des petites filles d'Alsace. Il collabore à leur notion de l'idéal. Elles-mêmes, devenues mères, transmettront cet élément français à leurs fils. Ce spahi continue d'agir d'une façon insaisissable, mais certaine.

(La domestique d'un ami, que nous visitions la semaine dernière, a été élevée par les sœurs de Niederbronn; elle ne sait rien que son patois alsacien, mais elle a un oncle capitaine dans l'armée française. Il faut voir quelle fierté elle en tire! A toutes les minutes de cette petite servante, le

capitaine français est présent pour lui donner de la dignité, tranchons le mot, de l'aristocratie.)

Je suis sûr de ces petites filles, moins sûr de ces garçons. Pourtant, à Philippe qui me demande :

— Pourquoi qu'ils ne se sont pas sauvés?

Je réponds ma pensée profonde :

— Parce que ce sont de braves garçons qui ne veulent point laisser la place aux Allemands...

Quelle saveur âcre dans les sentiments qu'une telle messe de commémoration, en Alsace et sur un charnier, nous communique nécessairement! Nul ne s'ouvre à son voisin. Prie-t-il pour la France? pour

la Prusse? Et, si sa prière est française, qu'y met-il? Un : « Seigneur, détournez de nous ces horreurs? » ou bien : « Dieu des armées, nous acceptons, nous appelons le jour?... »

Des cadavres entassés de Français et d'Allemands peuvent bien faire une vigoureuse végétation commune, et les épis qu'ils nourrissent prennent sous la brise une même courbe; mais dans cette église les prières de cette foule mi-allemande, mi-française, montaient vers le ciel comme deux colonnes de fumée qui ne se confondent pas. (Et des âmes françaises, elles-mêmes, suis-je bien sûr qu'il naissait un accord?)

O cérémonie pesante, d'autant plus glacée qu'ici, sur le terrain de l'humiliation

non vengée, ce serait une indécence de rien trahir au dehors.

Quelle peut-être dans un tel jour l'angoisse du prêtre à l'autel? Offre-t-il le sacrifice de la messe pour les vainqueurs, pour les vaincus, ou pour les uns et les autres mêlés? Si vous voulez connaître quelle nationalité occupe le cœur de l'officiant, écoutez s'il prononce « *Dominous vobiscoum* » à l'allemande, ou « *Dominus vobiscom* », selon l'usage français. Le sang est plus fort que les décrets de la politique et que les commandements de la religion...

— C'est bien, Philippe, allons jouer, tu t'es conduit en digne petit Français.

Une fois de plus, l'après-midi, nous

sommes allés sur les champs de bataille où circulait une foule nombreuse. Elle portait des couronnes de chêne, qui sont en Allemagne les lauriers de la victoire. Parfois nous avons croisé des frères de notre langue, et tous regardaient Philippe ruisselant de sueur, mais enivré, ému de mille durs récits. Dans le fond de Wœrth, je l'ai reposé, rafraîchi, réjoui d'un goûter passable, puis nous avons gravi la côte vers le monument de l'empereur Frédéric. A mi-chemin, c'est le lieu d'un drame que je veux transmettre à mon fils comme un ferment utile. Un témoin, un habitant de Wœrth, m'a certifié qu'au plus fort déchaînement de la bataille, le 6 août, vers les deux heures, il vit, au-dessus de son village, des Prussiens entraîner vers la

hauteur un officier français nu-tête et déchiré. Dans le même temps, à brefs intervalles, des bataillons allemands descendaient en courant vers la Sauer pour entrer en ligne. De l'un d'eux, un officier allemand se détacha, se jeta à la rencontre du prisonnier et lui cracha dessus...

— Philippe, je te livre cette tradition; j'y vois plus net que dans les livres ce qui sépare la France et la Prusse. On ne comprend rien que par comparaison. Cette effroyable impulsion d'un Prussien, cette seconde qu'après trente ans on pourrait croire engloutie demeurera dans ton esprit pour qu'elle t'aide à sentir continuellement et sûrement la qualité particulière de l'honneur à la française, et même pour te fournir une vue sur toutes les activités d'outre-

Rhin. Nos prières et celles de la Prusse, où qu'elles se dirigent, ne peuvent pas se confondre. De nécessité éternelle, elles forment une dissonance. Un chant involontaire s'échappe de mon cœur, où nulle syllabe n'est parente des rauques, des épaisses fureurs du barbare colosse blond... Cet affront n'est pas encore lavé. Nos pères, nous-mêmes et toi, nous le subissons. Je te signale notre face salie; cependant je te prie, Philippe, que tu trouves des excuses à ces deux générations, dont l'une faillit à garder l'honneur et dont la seconde ne sut point le rétablir : elles n'auront point totalement démérité si elles te passent un pur sentiment de l'orgueil et du plaisir qu'il y avait à vivre en France quand la belle figure de la France apparaissait à tous intacte.

CHAPITRE VII

NOTRE VISITE A LOURDES

Depuis Pau, un après-midi, pour rien, par curiosité et parce que l'excursion s'impose, Philippe et moi, nous sommes descendus à la gare de Lourdes. Heureusement, il n'y avait aucun pèlerinage. Des quais vides, et vides encore, à la sortie, les tramways, les fiacres, les innombrables omnibus d'hôtel (de Marie et de Jésus, de Saint-Michel, du Rosaire, du Sacré-Cœur). Devant nous se développait un décor âpre

et doux de grandes montagnes nues, où chantent faux quelques maisons improvisées dans le style bain de mer. A la première impression, Lourdes semble une ville d'eaux, mais avec cette nuance que c'est une ville d'eau bénite. Je note chez les cochers qui nous sollicitent une sorte de politesse ecclésiastique. (Peut-être est-elle simplement béarnaise.)

Nous flânons en suivant la pente des rues. C'est une file d'étalages où de froides imaginations marchandes ont entassé chapelets, médailles, statuettes et coupe-papier. Rien de beau, ni même de bizarre, une bimbeloterie fort niaise. Serait-il donc impossible de faire des chapelets sans laideur? J'ai vu sur les ruines de Sparte, sous un platane, auprès des fontaines, un rêveur en fusta-

nelle rouler entre ses doigts un « kombolo » dont les grains d'ambre me plaisaient. Et puis qu'il serait simple de frapper quelques franches médailles ! Au milieu de ces pauvretés, voici pourtant la plus rare merveille. c'est la photographie de Bernadette Soubirous. Vous diriez d'abord d'une petite bonne ; mais attendez une seconde, et déjà votre figure s'adoucit, s'épure, s'incline de respect devant la paix de cette saine enfant de qui le regard fut sanctifié.

— Regarde, Philippe, la belle petite fille qui a vu la sainte Vierge.

— Oh ! là, là ! — dit Philippe, en agitant à la hauteur de ses yeux bleus sa petite main pliée, — elle est trop jeune.

De quelle manière il a dit : « Oh ! là, là ! » Se peut-il qu'il soit l'esprit

de négation et moi de crédulité? Sans doute le miracle de Lourdes n'est pas article de foi, mais il est article de commerce, et c'est bien de l'arrogance, quand on n'a pas six ans, de contrarier les intérêts des petits étalagistes! J'insiste sur la photographie, j'invite Philippe à comprendre le rayonnement si doux et si persuasif de cette petite Bernadette. Un peu intimidé de notre désaccord, il me laisse très vite entendre ses raisons. Philippe n'est pas incrédule: le fut-on jamais à cet âge? Seulement il sait que la sainte Vierge vivait très longtemps avant Napoléon, et comme il n'a pas rencontré de grandes personnes qui aient vu celui-ci, *a fortiori* il ne peut pas admettre qu'une petite fille...

— Très bien, Philippe! mais tu ne pos-

sèdes pas tous les éléments d'une saine appréciation. C'est du ciel, dernièrement, que la sainte Vierge est descendue pour visiter Bernadette.

Alors il faut entendre son : « Tu m'en diras tant ! » et voir cette moue approbative qui signifie : « Enfin, voici du bon sens. »

Dans l'histoire de Bernadette, que je lui raconte en détail, tout le charme, rien ne l'étonne, et la facilité de ce petit innocent à accepter le merveilleux m'est un document sur Bernadette elle-même, qui, si sage, si bien portante, prit tout aisément le contact du divin. C'est un plaisir, ayant dans ma main la main d'un petit garçon, de parcourir les rues banales où fleurit, au milieu de la vulgarité, cette incomparable

légende vraie : « Il était trois petits enfants qui s'en allaient ramasser du bois mort... »

O force d'une telle beauté! Je vois à Lourdes les plates conditions de notre vie au jour le jour, mais soumises à n'être qu'un terreau, d'où la fleur surgit sans y toucher que par sa mince tige. Je songe à la petite chapelle des Bénédictines de la rue Monsieur (à Paris) : l'architecture et les meubles y sont du goût le plus médiocre, voire de la place Saint-Sulpice, mais, quand ces dames commencent de chanter, elles mettent du sublime sur le tout et même l'on trouve préférable que les objets soient quelconques, car des belles choses introduiraient une sorte de matérialisme, une beauté volontaire dans une

atmosphère qui semble une pure émanation et rien que de l'âme vaporisée.

Je venais à Lourdes avec des images préconçues de foules en délire, qui, les mains chargées d'offrandes, courent aux piscines. Mais sous l'influence de l'honnête Bernadette et de ce joli ciel où glissent de gros nuages, j'abandonne mes couleurs asiatiques : c'est de la France qui m'enveloppe.

Pour oublier la ville boutiquière et pour nous mettre dans le paysage, nous avons gravi le Calvaire. Puisqu'il fallait représenter l'Immaculée Conception, qui est une pensée espagnole, j'aurais aimé qu'un sculpteur s'inspirât du chef-d'œuvre que

Ribera peignit pour l'église des Augustines Récollettes, à Salamanque ; mais, tant bien que mal, je m'accommode de la Vierge bleue et blanche que je vois au pied du Calvaire. Ces yeux bleus, cette bouche rose dans un visage ovale, ces deux longs bouts flottants de l'écharpe bleue sur une robe blanche, le chapelet passé au bras droit, font un type assez fade, dès aujourd'hui pourtant significatif, consacré et sur quoi nos idées se groupent. Telle quelle, cette image me semble un peu dans le goût français ; je songe — niez donc ma bonne volonté — aux jeunes filles de Saint-Cyr qui jouaient *Esther* ou, plus directement, à des petites provinciales du catéchisme de persévérance. Nous sommes au 31 octobre, avec un temps de la Toussaint comme

septembre en met sur notre Domremy; le vaste paysage montagnard qui m'entoure est fait de silence, de gris sur la terre et les cieux, avec des repos verts et des feuilles d'automne : cette Immaculée Conception, encore qu'elle manque de style, s'adapte avec certaines impressions de majestueuse douceur qui flottent sur la terre de Lourdes. Ici l'on suppose volontiers que le ciel n'est pas vide, ni la nature insensée; on admet la présidence d'une raison insaisissable.

Je connais mal, très mal, les Pyrénées immenses. Cloîtré dans la divine douceur et dans le silence de Pau, je suivais mon rêve intérieur plutôt que les aspects du pays. Il y a dans mon rêve une douce terrasse, pareille aux promenades qui dominent le gave et la prairie de Pau; c'est un espace

de méditation qu'aux meilleurs moments, chaque semaine, je parcours ; rien ne m'y heurte, tout m'y rassérène, et dans cette langueur des monts qui, le soir, se vaporisent vers l'azur liquide des cieux, je trouve pour me cicatriser l'apaisante certitude du repos acquis à nos morts.

Pourtant un jour, derrière des accumulations de monotones horreurs, au bout d'un long couloir sinueux, j'ai vu le cirque de Gavarnie. Sa lourdeur stérile, sa majesté morne, me semblent des témoignages géologiques. Mais Lourdes est une rose sur le pied de la Vierge.

Ce jour d'octobre, quand je visitai Gavarnie, tels étaient les arbres épars dans les Pyrénées automnales que je puis dire qu'ils flamboyaient. C'étaient des hêtres

brûlés par le gel, et leur masse faisait les montagnes mauves. Hêtres brûlés, pins verts, bouleaux décolorés jusqu'au jaune le plus clair, le neveu de Charlemagne vous eut dans sa prunelle indifférente quand il combattit le Maure. Jusques à quand dureront les cierges perpétuels devant la Vierge de Lourdes? Fussent-elles précaires, leurs flammes, à peine sensibles sous le clair soleil et qu'allume la foi des pèlerins, me touchent mieux que ne fait le buisson ardent des montagnes.

A la descente du Calvaire, Philippe et moi, nous visitons les trois églises superposées : la basilique triomphante, sa crypte obscure, taillée dans le roc, puis, au-dessous encore, la chapelle du Rosaire. La basilique amuse, bariolée d'or, d'argent, de velours

et de soie par la gratitude des miraculés. La crypte semble trop sépulcrale pour un petit garçon de qui le piétinement, d'ailleurs, trouble le chuchotement des innombrables confessionnaux. Dans la chapelle du Rosaire, un enfant de chœur en soie bleue se détachait sur les brocarts jaunes du prêtre à l'autel, et les deux faisaient un émerveillement d'harmonie somptueuse. L'officiant disait d'admirables mots latins qu'orchestrait mon imagination. Je croyais respirer les roses impériales qu'un miracle fleurit au giron de la sainte Elisabeth.

Dans la douceur d'une église, on écoute couler le temps. Je convoque ici tous mes rêves, je les épure des médiocrités que nécessiterait leur réussite, et cependant que e mesure le néant de mes possessions, je

me brûle des feux où je sais ne pouvoir jamais atteindre. Longues psalmodies intérieures, sentiment égoïste de l'existence, stérile remâchement, où nous revenons comme à notre refuge, après avoir participé aux activités du vulgaire.

Vers les trois heures nous quittâmes processionnellement l'église du Rosaire. Deux files tenant les bas côtés, le groupe somptueux de l'ostensoir s'avançait seul par le milieu de la chaussée. Les chantres semaient de beaux mots intercesseurs : *Turris eburnea... Vas honorabile... Fœderis arca... Janua cœli.* — *Ora pro nobis*, répondaient celles qui ressemblent à Bernadette, et qu'on nomme les *Enfants de Marie de Lourdes*. Des cagoules blanches les vêtaient,

lisérées de bleu sur un vêtement noir. Les plus petites filles donnaient la main aux chères sœurs. Ces voix en plein air, sous un ciel d'octobre finissant, quelles délices de tendresse et de tristesse!

Les figures des grandes personnes étaient marquées de vulgarité, mais ces figures, ces chapeaux, ces souliers jaunes, ces cravates aux couleurs fortes, dans cette atmosphère de légende et de surnaturel, ne gâtent pas l'harmonie (et l'on me comprendra si l'on a senti parfois ce qu'il y a de reposant — le calme du grand art — dans l'*Enterrement à Ornans*, d'un Courbet, où chaque détail nous devrait heurter par sa brutale grossièreté). Je vivais, d'ailleurs, l'un de ces moments exceptionnels où l'on comprend et savoure en toutes choses la substance

unique et qui ne meure pas. C'est alors que l'on se surprend à songer avec toute la tradition chrétienne qu'« une seule chose est nécessaire », mais sans pouvoir nommer cette chose. Je jouissais de mon extrême solitude d'esprit. Jouissance qui vaut souffrance, car je me prête à ce beau chant, à cette plainte suppliante : « Tour d'ivoire, priez pour nous... Porte du ciel, priez pour nous... » mais je sais dans la même minute qu'une mésentente foncière me soustrait au bénéfice de cette intercession.

Il y avait sur mon cœur, à Lourdes, ces mêmes nuages gros de pluie chaude qui — dans cette minute où je me ressouviens — pèse sur les marronniers en fleurs qu'encadre ma fenêtre. Tombez, douce et chaude pluie de printemps, qui pouvez

faire germer les semences profondes! Mais, sur Lourdes, — mon cœur excepté, — c'était un temps de calme et de paix, la grâce un peu glacée, un peu dure, d'une vierge. Nulle sensualité dans la défaillance, un agenouillement sur une tombe. Je me sentais un étranger. Que personne du moins n'interroge le passant qui s'incline avec le commun.

On allait doucement à la grotte. Les beaux arbres d'automne ne prenaient que la peine de vivre, les vierges, de chanter des plaintes liturgiques, et le gave bruissait dans la verdure.

Inoubliable flamboiement pâle des milliers de cierges en plein air que fait brûler la foi des malades sur le lieu de l'appari-

tion! Douceur et humilité d'une petite grotte irrégulière au pied de la colossale montagne! Derrière sa grille et parmi des monceaux de fleurs, l'autel d'argent a moins de lustre que ce roc glacé par les baisers brûlants. Au-dessus de l'ouverture, la Vierge blanche et bleue joint les mains, et comme l'air chauffé par des milliers de flammes ondule, elle semble se mouvoir sous l'action des foules accourues pour la prière, pour le rêve et pour toutes les délices de l'attendrissement.

Sans plus de honte que les moutons de la bergère paissaient, les malades s'approchent et boivent de l'espérance... Ces gens très ordinaires, agissant en plein air avec une tranquillité, une confiance, une ignorance si parfaite du ridicule, prennent du

style et font de la beauté par leur assurance même, par leur paix contagieuse. Nous nous tenions un peu à l'écart pour ne point les importuner par la présence d'un être vivace, et puis, s'ils viennent de si loin pour demander leur guérison, sont-ils très sains pour un petit garçon?

Mes pensées glissaient sur cette belle nature sans plus de secousses qu'une barque au fil de l'eau. Je ne les poussais point, mais elles me portaient, taciturne et triste en apparence, bien plutôt étourdi par la nouveauté de la scène. Je suspendais à tous ces arbres mes cantiques journaliers, pareils à ces « chapeaux de fleurs » que les enfants de Domremy portaient jadis à l'arbre des fées. Sur cette terre mangée de baisers, si j'avais vu se mettre à genoux

des jeunes femmes désirables, c'eût été presque insupportable d'extrême volupté; mais ici l'univers est pur, un peu dur, virginal, tout éloigné de nos besoins (pareillement suspects) d'inquiétude et de repos.

Quelle douceur virgilienne dans ce culte d'une Vierge, institué par une enfant auprès d'une eau courante! Ces beaux lieux où l'humanité se dilate le cœur à chanter le *Miserere* ne se laissent pas aisément quitter. On y éprouve des transports qui font monter à la surface tous nos secrets et dont la cadence seule attendrit. C'est ici une promenade du sentiment. Elle s'oppose dans mon esprit à la froide charmille à la française où le jeune Renan médita les lettres de sa sœur si raisonneuse. Ici le

cœur ne laisse pas la raison décider rien à elle seule. Ici la Vierge a dit : « Mangez de l'herbe. » Eh bien! pourquoi n'en mange-t-on pas? De là peut-être beaucoup de guérisons manquées.

Le silence enveloppait la grotte miraculeuse, les cierges brésillaient davantage, car la nuit descendait. Quelle solitude pour nous deux qui ne songions pas à rien solliciter? O Philippe, les enfants des pauvres et des simples, s'ils se penchent sur le creux d'une roche sauvage, ont plus de chances que les enfants favorisés d'entendre parler l'oracle; c'est pour eux que les églantiers du buisson et que les vapeurs du torrent forment quelquefois encore la robe de la divinité.

Qui démêlera pourquoi de calmes

régions, pareilles en douceur et en humilité, produisent la Jeannette de Domremy et la Bernadette de Lourdes, enfants pures comme des perles et vers qui s'inclinent les personnes célestes?

Dans le récit des premières faveurs que reçurent Jeanne et Bernadette, on remarque des circonstances identiques. Les deux innocentes trouvèrent leur apparition à deux pas de leurs camarades. Il y a peu de choses aussi jolies que le dialogue des petites Soubirous allant chercher du bois mort près de la grotte de Massabielle et que la course de Jeanne quand elle remonte de la Meuse, où sonnent ses troupeaux, vers le jardin de son père. Les images lumineuses déjà s'approchent que les jeux des enfants ne sont pas terminés. On croit

entendre le gazouillis des oiseaux qui annonce dans la pénombre le bondissement imminent de l'astre sur l'Orient.

... C'est un jour de février, sur l'heure de midi, dans ce lieu encore sauvage. Les deux petites Soubirous, déchaussées et retroussées, ont franchi le cours d'eau; elles glanent des bois morts. Bernardette, l'aînée, parce qu'elle craint le froid, est plus lente, assise et qui ôte ses bas. L'angélus sonne, un coup de vent impétueux passe sur la prairie, mais les peupliers ne bougent pas, et soudain Bernadette voit auprès du moulin de Savy, dans un creux de la roche et parmi une prodigieuse clarté, une femme d'incomparable splendeur...

... Jeanne, un matin de printemps ou

d'été, jouait à courir avec les autres enfants sur la prairie le long de la Meuse, au milieu des troupeaux. A chaque épreuve, elle prenait tant d'avance que ses amies, frappées de surprise, la croyaient voir voler. Enfin, ravie et comme hors de sens, elle s'arrête pour reprendre haleine, et dans ce moment une voix lui demande de rentrer parce que sa mère la désire. Quand elle fut au logis et seule, la voix s'exprima à découvert. Jeanne, dans la neuvième séance de son procès, s'en explique : « A l'âge de treize ans, j'ai eu une voix de Dieu pour m'aider à me gouverner. La première fois, elle me fit grand'peur. Cette voix vint, sur l'heure de midi, en été, dans le jardin de mon père; j'avais jeûné la veille. J'ai entendu cette voix à droite, du côté de l'église, et

rarement elle est venue à moi sans être accompagnée d'une grande clarté... »

Bernadette et Jeanne s'agenouillent et attendent les ordres...

Au risque de choquer et tandis qu'elles prient, je cède à mon imagination, qui convoque à distance une autre figure de leur âge. Ces deux saintes enfances m'obligent de songer à la première éducation d'un poète qui d'ailleurs mourut saintement. Je rapproche, presque malgré moi, du Bois-Chesnu et de la grotte de Massabielle, le vallon de Port-Royal où le « petit Racine » formait son trésor de rêverie.

Est-ce une impiété si des soupirs et des pleurs de tendresse, si les effusions, très

diverses, que suscitent les faveurs de Bernadette, les grandeurs de Jeanne et les voluptés de Racine, m'émeuvent pareillement? J'y reconnais les plus purs sons de l'âme.

Auprès du gave de Lourdes, sur les côtes de la Meuse naissante ou dans le fond de Port-Royal, qui de nous saurait recueillir, pour en augmenter sa vie, la rêverie triste, le lyrisme et l'amour tels qu'ils se lèvent de ces terres sanctifiées? Seules, peut-être, des jeunes femmes, pourvu qu'elles gardent mêlée à leur éclatante beauté leur gentillesse de petite fille. Mais quand elles auraient, par miracle, accumulé dans leurs mains pures les vertus de ces beaux lieux, quels foyers, quels compagnons entendez-vous leur choisir? Mieux vaut être

un épais bouvier qu'une tendre perfection, car à celle-ci la grossière vie ne propose rien qui ne soit souillure.

Pour nous débarrasser d'influences trop belles qui sont en nous comme des poisons et ne nous laisseraient pas vivre, tâchons qu'elles s'exhalent de notre conscience en déchirantes cantilènes d'exilés.

Extrémités du désir, pointe vers l'impossible, brûlants appels, sanglots, regrets? Voici derrière des grillages une jeune force irritée; voici le fils sur la tombe, le proscrit à qui l'on rapporte le détachement de ses amis, le jaloux qui n'ignore pas combien elle est charmante dans l'amour. Des images qui ne peuvent plus vivre sollicitent tous mes sens, et c'est à les parfaire,

démence! que j'occupe mon énergie. Il est des Lourdes sur toute la terre; il y a pour les plus incrédules d'absurdes promesses de bonheur. De telles minutes où l'on s'enfonce plus avant que l'espérance nous maintiennent sur le fil de notre mince et pure destinée. Je me croyais si loin! Bien au contraire, j'ai tant reculé! Nos voix de désirs font un écho de nos vies antérieures. Ma chanson heurtée, elliptique, c'est le haut chant de mes profondeurs, c'est un oiseau de mes ténèbres qui volette dans mon plein jour. Quel scandale! Mon cri, qui m'étonne, m'oblige tôt à m'interrompre... O terre mangée de caresses, ô belles grottes de l'espoir, conseillères de toute confiance, combien vous êtes douloureuses!

Sur l'autre rive, au milieu des pelouses qui montent de la rivière et finissent en faible colline, quelques couvents sont espacés dont les fenêtres voient la grotte. Regard jamais détourné! Silence ininterrompu! La contemplation donnait une certitude; nos recherches nous mènent à l'incertitude. Que l'analyse efface au moins dans le cœur de nos fils le désir, le regret des sûretés divines que par elle nous avons perdues.

Je prolongeai ma promenade de quelque cent mètres plus avant que la grotte, dans une solitude ombragée de grands arbres que ferme à gauche la montagne et que borde le gave courant sur de vertes prairies. Bien que cette paix m'en-

chantât, il n'était pas en mon pouvoir de la soustraire au troupeau dévastateur de mes pensées. Sous un ciel finissant d'octobre, de tout le poids de mon âme, je me jetais sur toutes les pointes de la vie. Puis l'heure sonna de rentrer à Pau.

Au sortir de la gare de Lourdes et depuis notre wagon, qui roulait d'abord lentement, nous revîmes au passage, dans la demi-nuit, la grotte divine au dessous de l'église. Les cierges brûlaient par milliers ; je croyais entendre les litanies suppliantes. Quelle fatigue ! Quel dégoût de la vie ! Quelle délectation ! Des larmes de volupté montaient du cœur jusque dans les yeux. L'avenir semblait une plaine stérile.

Quand une angoisse nous oppresse, quand nous sommes pareils à l'amoureux aban-

donné cherchant à travers le vaste monde sa maîtresse pour jamais enfuie (et de qui les yeux, d'ailleurs, si le hasard faisait leur rencontre, ne lui marqueraient que la plus froide indifférence), quand tout est perdu, hélas! hors le désir, heureux qui sait encore le chemin des antiques autels! Ménageons-nous cette réserve. Mais surtout, Philippe, qu'il plaise à nos seigneurs les morts que tu sois un homme actif et quelque peu rude!

CHAPITRE VIII

CHANT DE CONFIANCE DANS LA VIE

Sur la sublime terrasse de Pau, par un jour de ciel voilé, une inconnue, vieille, un peu folle, une Irlandaise, je jurerais, n'eut-elle point cette idée bizarre, — quel matin, je me le rappelle, de sérénité dans la tristesse! — n'eut-elle point cette idée bizarre d'arrêter notre lente et longue promenade pour caresser Philippe, qui jouait et faisait danser sur le pied gauche, sur le pied droit, parmi les bondissements de son

fidèle chien, l'allégresse de ses six ans. Et comme je la saluais :

— Monsieur, me dit-elle, il faut aimer les petits enfants parce qu'ils ont leur malheur devant eux.

Quelle froide impiété ! Si la raison glacée d'un philosophe approuve cette indiscrète Cassandre, ma raison vivante rejette une si vaine clairvoyance. Je ne pèserai pas les chances de mon fils, et de tout mon poids je me porte sur le plateau de l'Espérance. D'ailleurs, si je ne suis pas empli de la plus brutale confiance, n'est-elle pas un crime, et mon crime, l'existence même de ce petit garçon ?

Je n'ai que trop accueilli de nuages sur nos premières promenades. Heureusement, pour une forte part, Philippe subit dans

notre maison une plus sûre influence. Les femmes valent mieux à l'enfance qu'un homme. Elles favorisent un jeune être pour que ses illusions croissent avec ses membres. Aussi l'on dit que les garçons élevés par leur mère sont dignes du lit des déesses.

Les déesses font toute l'ordonnance et la noblesse de l'univers et de la vie, qui, d'eux-mêmes, sont un chaos.

Si l'on veut bien s'assurer de ses sensations toutes nues, on reconnaîtra que la forme sensible de la vie, c'est la douleur. Pour moi, je connais les heures du jour et les saisons par l'angoisse, la beauté par un délire qui dure autant qu'elle m'enchante, l'histoire par mon désabusement et mes

forces par mon usure. Dans ce servage, trois déesses nous entr'ouvrent leur alcôve ; leur clair visage nous propose de la joie et de la fierté. Elles se nomment l'Amour, l'Honneur et la Nature. Beaux noms et qui suffisent à mettre dans toute âme une musique jaillissante.

1° *L'Amour.* — Je n'attends point que dans l'amour-passion Philippe rencontre le bonheur, puisqu'il ne gît qu'au fond de la sérénité. Mais dans son ardeur à souffrir, à conquérir un tendre objet fragile, je souhaite que son désir se nuance de fierté, de beauté, comme on voit chez Racine.

Qu'une jeune femme l'accueille, qu'elle soit pure, brûlante et de divine fantaisie ;

qu'il meure à la pression d'une si petite main, à l'éclair de ce regard, au passage d'un nuage sur ce tendre, sur cet éclatant visage : il connaîtra en quelques semaines le déchaînement de ses puissances les plus secrètes, la subtilité de l'amour tel que l'ont policé les poètes, et sur son cœur, comme sur les sables égyptiens le Nil, le cœur d'une femme soudain va s'épandre, à l'imitation duquel il recommencera de vivre.

Une belle vie a des saisons. Qu'elle se fane, ce n'est point nécessairement la mort. Sur une tige plus forte et d'un sol nourri de désastres, je vois qui veut refleurir un plus beau chant de confiance.

La nuit couvrait les espaces, la terre ne semblait qu'un aride gravier; nul amour

ne montait du jardin, nulle gloire ne tombait des cieux et pourtant, à notre insu, il y avait une divine préparation. Si les branches se courbaient, c'était du poids de leurs parfums ; nous ne semblions abattus qu'à cause de nos désirs sans objet et le souffle de la grâce pouvait mollir, ordonner ce chaos. On le vit bien quand, du milieu de ce silence, soudain une voix chanta, jet d'eau pour féconder notre dessèchement, fusée-signal dont la courbe souveraine et la pluie de feu ne me laissèrent plus ignorer quel était le centre du monde.

Qu'importe si le rossignol chante sur un arbre étranger ! C'est en moi que sa chanson, qui montait vers le grand ciel froid, a pénétré pour jusqu'à ma mort.

2° *L'Honneur.* — Dans l'action, le succès fait la seule mesure. Il faut réussir! C'est évident que l'on perd l'honneur, quand bien même l'on aurait secrètement de son côté le droit et la morale, si l'on manque à les faire éclater. D'ailleurs, si le vaincu qui récrimine avait été encore un peu plus vaincu, il n'aurait même pas la force de crier : « J'avais pour moi la justice. » Il y a des « bons droits » que personne n'a jamais entendus, parce que, sous le genou du brutal, l'opprimé n'a pas même fait « ouf! ». On n'indemnise en admiration que les martyrs qui ont de la publicité ; un peu plus martyrs, ils disparaissaient sans avoir dénoncé le destin. J'ai regardé mourir Émile Henry ; je fus seul, je crois, à lui sauver l'honneur, en affirmant, comme

j'avais vu, qu'il était mort avec une âme brave dans un corps qui claquait de froid. Mais, si j'avais détourné la tête ou si j'avais menti? Le pauvre exalté demeurait sans honneur.

Des cruautés de l'action, je puis très hautement fournir témoignage, car je suis entré trente fois dans le flot (qui m'a roulé sans jamais me salir). Trente fois j'ai vu m'échapper, faute d'un point, ma part d'honneur. Ce n'était pas des titres, des faveurs, des places ; c'était de suivre dans toutes ses étapes la bataille et de tenir plus avant les armes que j'avais mieux qu'un autre forgées. Le pénible et le banal dans toute vie active, c'est que tels auteurs ignominieux de notre injuste échec soient honorés par nos sûrs amis et que notre

raison y consente : leur succès, qui les justifie et qui ne permet pas qu'on les néglige, les a ralliés à des intérêts supérieurs, les nôtres, que la veille ils combattaient. La vie qui continue de toutes parts fait pousser une abondante végétation sur le cadavre de l'assassiné. S'il remontait, il dérangerait les intérêts les plus honnêtes. L'humanité tiendrait pour un ennemi public celui qui voudrait annuler une injustice qui est devenue la condition de si excellentes choses.

Sois clairvoyant, Philippe, mais ne sois pas si faible que de redouter les amères surprises de la fatalité. Ses coups, ses trahisons, il n'est que d'y répondre en donnant, après un répit, quelque nouvel assaut. Jamais un cœur français

n'autorise un jeune garçon à refuser un duel avec la gloire. Et si les échelons rompent, est-ce donc à dire que nous soyons rompus? Nulle mauvaise circonstance ne nous enlèvera le noble entêtement, l'honneur de vouloir. En vain nous paraissons avoir tout perdu : il y a le vœu de notre sang, il y a notre imagination forte, hardie, qui place, instruite par Corneille, la gloire en dehors du succès. Ne nous laissons point déborder par le sentiment de notre sujétion; il faut agir comme si la vie distribuait ses grâces équitablement. D'ailleurs, nul n'est vaincu s'il ne s'avoue vaincu. De nos semences dispersées, quelque chose peut naître où nos yeux l'attendent le moins. J'ai prié sur la Lorraine comme dans un cimetière,

mais précisément une telle prière, sans objet déterminé, pourrait hausser l'âme lorraine et ranimer cette morne terre. Je commence d'y voir d'ardentes pensées qui prennent corps; elles ont de la jeunesse, le plus vivant enthousiasme...

Ne pouvais-je pas désespérer une heure avant que j'entendisse chanter le rossignol? Qu'il existât une telle beauté faite pour m'éblouir, comme je suis propre à la ressentir, c'était déjà un prix suffisant de la vie. Que sera-ce si l'un de mes mots, le plus secret et si douloureux d'invincible désabusement, passe dans son divin gosier et par son chant revient sur mon cœur, comme une pluie de musique, fondre toute sécheresse?

3° *La Nature.* — Mais la plus belle, la plus sûre, la plus constante des trois déesses qui donnent un sens à la vie, c'est la Nature en France, je veux dire nos paysages formés par l'Histoire. Je leur dois mes meilleurs moments. Devant eux, la grâce toujours descendit sur moi avec même efficace. A ma mort, Philippe, il faudra me conduire dans l'ombre du clocher de Sion et ne point t'attrister, car ma fortune sera comblée si je me confonds dans cette terre riche de toute la continuité lorraine.

Une atmosphère enveloppe certains êtres. Leur présence relève, ennoblit. On souffrirait plus dignement en leur présence, et même l'on voudrait mourir, pour mériter leur regard amical, si l'on ne

craignait, hélas! qu'ils ne le reportassent bientôt sur quelque indigne point de la vie. La présence de ces personnes rares équivaut à de la musique. Parfois leur nom prononcé suffit. Écartez vos yeux de ces pages trop froides; laissez tomber à demi-voix un prénom dans l'obscurité où vou suivez demi-voilée mon insuffisante pensée.

Que de fois nous gagnâmes ce extrêmes régions où ne subsistent plus d'idées ni de raisonnements, mais, seule, une poussière de douleur, de bonheur, qui nous prend dans son tourbillon! D'un état d'esprit conscient, il semble que l'on atteigne un pur état physiologique d'angoisse, d'oppression. Parut-elle indifférente, le sombre univers lentement se dispose, s'étage sur notre cœur et nous étouffe.

Parfois, au contraire, pour un mot de sympathie, ce fut un hymne qui, sans paroles, montait du fond de notre être. Toute sécheresse se vivifiait : quelle marche légère, quelle jeunesse, quelle certitude de ne jamais mourir ! Et, pour un simple accent plus tendre, quel recommencement de la vie !

Ces grands états d'émotivité que chacun connut de l'amour, qu'un homme viril reçoit des héros et des chefs de sa race, je voudrais que la terre française chargée de tombes les communiquât au promeneur pensif. Il faut qu'autour des lieux classiques de la France Philippe entende cette musique grande, noble, hardie, dont une maîtresse au cœur pur s'enveloppe devant son amant, quand ils surent par une

volonté permanente de noblesse créer leur amour comme une œuvre d'art.

Il est des lyres sur tous les sommets de la France. Quelles que soient les vicissitudes de la politique et quand nous ferions partie d'une génération sacrifiée, les lyres françaises ne cessent point de résonner. Les alternatives de victoires et de défaites ne changent rien à la profonde nature des choses. Sous la politique, qui ne peut jamais être qu'une mise en œuvre d'éléments préexistants, la France éternelle demeure. La puissance politique des plus orgueilleux vainqueurs échoue contre la force du sang. C'est dans la mouvante Alsace, tantôt française, tantôt germaine, qu'on voit le mieux comment chaque race possède un chant autochtone. Que le

peuple vaincu garde un sang vigoureux, il produira le même esprit, comme le Rhin garde sa pente sous les barques, sous les ponts et dans ses digues, comme la riche plaine d'Asace, toujours pareille, fructifie, encore que les impôts s'y lèvent pour Berlin et non pour Paris. Quand une âme lorraine se forme une haute conception de sa terre et de ses morts, cette idée, avec l'occasion, deviendra le principe de grandes actions lorraines.

Qu'importe si le rossignol chante sur un arbre étranger! C'est en moi que sa chanson, qui montait vers le grand ciel froid, a pénétré pour jusqu'à ma mort.

Que sera-ce si l'un de mes mots, le plus secret et si douloureux d'invincible désabu-

sement, passe dans son divin gosier et par son chant revient sur mon cœur, comme une pluie de musique, fondre toute sécheresse?

Nous avons marié nos parts immortelles, et la mauvaise circonstance qui ne nous laisse d'appui sur aucune réalité, qui nous oblige à soutenir notre amitié par la noblesse permanente de l'intention, deviendra pour nous, contre toute hypothèse, le douloureux moyen d'une merveilleuse création.

II

Après avoir beaucoup attendu de la vie, de cette brève « promenade qu'il nous est donné d'accomplir à travers la réalité », on voit bien qu'il faudra mourir sans avoir rien possédé que la suite des chants qu'elle suscite dans nos cœurs.

C'est un problème de savoir si la chanson vaut mieux que le rossignol ou le rossignol que la chanson. Mais puisqu'il s'agit de vivre, c'est-à-dire de nous accommoder

avec les circonstances, nous nous tiendrons dans la première affirmative. Par un acte réfléchi de notre volonté, au rossignol qui nous échappe éternellement, nous préférerons ses trilles soutenus et frémissants où s'exaltent nos puissances d'amour, d'honneur et de contemplation.

Je roule souvent dans ma solitude une large phrase d'un humaniste du seizième siècle, citée par Michelet : « L'Empire de Charles-Quint fait pitié à celui qui sentit le chant d'Horace à Melpomène. » J'y donne mille sens dérivés. Quand je n'aurais jamais, comme un gibier vivant, tenu dans ma main heureuse quelqu'un de ces rossignols sublimes, l'amour et la gloire, non plus que le couchant ou l'aurore, je devrais pourtant m'assurer d'avoir possédé la meil-

leure part s'ils déchaînent, comme je le crois, jusqu'à l'occident de ma vie, tous les orchestres du désir.

Musiques enchanteresses! Jaillissantes évocations! Mais parfois on voudrait mourir pour ne plus entendre ces promesses de bonheur! Grandeur d'âme, beauté, passion, hardies volontés, sacrifices : ces fameuses cantilènes qui convoquent nos désirs et qui, toujours, nous les retournent déçus, ah! qu'il serait doux qu'elles se tussent! Où fuir? Leur poison pénètre jusque dans le fond des cloîtres. Trois cents années, une religieuse demeura dans l'extase à écouter un rossignol. Lui-même, le pauvre oiseau, que ne souffre-t-il pas de son sanglot inépuisable! Je songe au trouble de tel visage si fier, à ces mains

glacées de froid. La vie n'a pas de sens. Je crois même que chaque jour elle devient plus absurde. Se soumettre à toutes les illusions et les connaître très nettement comme illusoires, voilà notre rôle. Toujours désirer et savoir que notre désir, que tout nourrit, ne s'apaise de rien! Ne vouloir que des possessions éternelles et nous comprendre comme une série d'états successifs!

De quelque point qu'on les considère, l'univers et notre existence sont des tumultes insensés...

Philippe, il faut pourtant nous en accommoder.

Dans l'un des livres écrits de 1808 à 1811, qui relève la nationalité allemande, le patriote Fr. L. Jahn (suivi de près par Michelet dans son cours de 1848) lance

au passage un cri sublime : « Nos devanciers ont suspendu un étendard et un signe de victoire dans des lieux saints et consacrés ; une victoire sur la vie et sur le découragement, n'est-ce pas aussi un triomphe ? »

Pour vaincre la vie et pour triompher du découragement, il faut régler la culture de nos sentiments et de nos pensées. Il s'agit de concevoir une sage économie de nos forces, d'organiser notre énergie et de sortir d'un désordre barbare pour l'accomplissement de notre destin. De là le choix systématique des images que je propose à un jeune Français.

La France a construit une tradition qu'il faut maintenir et développer, et ce soin suffirait presque à donner un sens à notre activité ; mais, surtout, cette tradition est

faite de mœurs, de délicatesses, d'expériences préalables les plus propres à nous protéger et à faire digue contre les brutales poussées de la vie, qui est une inventrice, jamais lasse, de douleurs. Dans nos rapports avec l'univers, si nous refusons toute contrainte pour suivre nos impulsions et les circonstances, nous éprouverons plus d'hostilités que d'amitiés. Ce sera tôt fait de notre dégradation. A sortir des sentiments polis que nous préparèrent nos pères, nous rencontrerons les Furies plutôt que les Déesses. L'Honneur, comme dans Corneille, l'Amour, comme dans Racine, la Contemplation, telle que les campagnes françaises la proposent, voilà, selon mon jugement, la noble et la seule féconde discipline qu'il nous faut hardiment élire.

III

Un formidable flot, de ses vagues puissantes, insolentes, vient sans cesse assaillirla France. Il rompt les liens de rattache entre les générations autochtones. Depuis un siècle, elles s'acheminent à la tombe sans se connaître les unes les autres. En outre, ce flot briseur lance sur nous des milliers d'étrangers qui nous divisent et des idées qui refoulent, abâtardissent le génie français.

Quelques-uns de nous se croient l'âme

très cultivée quand ils ne sont que très encombrés. Vois notre chardon lorrain : comme il monte droit vers sa fleur ! Écoute le rossignol de nos nuits d'été françaises; sa chanson aussi monte droit, et, comme elle est toute beauté, elle est encore toute sagesse.

On s'exclame sur des richesses, et des beautés, et des puissances du dehors. Nous ne les ignorons point. Nous nous abstenons en connaissance de cause. Affirmation qui choquera fort nos contradicteurs, mais je les prie d'y réfléchir : c'est nous qui sommes les plus délicats comme les plus compréhensifs. Nous avons distingué que ce n'est pas toujours le moment de jouir des choses et qu'il faut subordonner parfois son sentiment à sa raison. Quand je reviens tou-

jours à ma rude Lorraine, croyez-vous donc que j'ignore tant de douceurs, tant de merveilles épandues sur le vaste monde? Si je m'en tiens à Corneille, à Racine, ne distinguez-vous point que j'ai subi comme d'autres, et plus peut-être, ce flot de nihilisme et ces noirs délires que, par-dessus la Germanie, nous envoie la profonde Asie?

A vingt ans, l'on se persuade que les villes fameuses sont des jeunes femmes. On se hâte, le cœur en désordre, vers un rendez-vous d'amour : l'alcôve est vide, tout est de pierre. Caveaux écussonnés de fortes devises qui ne sont point les nôtres, Venise, Sienne, Cordoue, Tolède, vous savez si je vous pressais avec une jeune et généreuse

ardeur; mais, derrière vos langueurs qui sortaient de moi tout mon sang, qu'ai-je trouvé qui me touchât l'âme?

Grandeur d'âme, beauté, passion, sacrifice, l'on vous situe d'abord dans les villes légendaires, car l'on voit trop que vous ne croissez pas aux pavés de notre ville de naissance; mais au retour d'un long voyage à travers les réalités, quand on n'a vu qu'un sable aride, ou pis encore d'irritantes fièvres, si l'on garde assez de ressort pour échapper au désabusement, on n'attend plus rien que de cette musique intérieure transmise avec leur sang par les morts de notre race.

Des villes et des sentiers battus par tant de voyageurs, si je rapporte quelque chose qui puisse faire de la vie, c'est un cri que j'eus à Venise : « Je ne trouve, disais-je,

qu'un froid plaisir au musée municipal Correr et dans Saints Jean et Paul, où l'on voit les effigies tumulaires des chefs vénitiens. Ceux-ci réunissent à l'ordinaire trois caractères, de diplomate, de commerçant et de guerrier, qui les différencient des chefs de ma race. *Ils n'ont pas collaboré à ma notion de l'honneur...* »

Plusieurs ne m'entendirent point. « N'avez-vous pas vu, disaient-ils, ces belles verreries, ces brocarts, tant d'habiles statues ? » J'ai vu, j'ai questionné, compulsé, comparé. Décidément, rien ne m'importe qui ne va pas fouiller en moi très profond, réveiller mes morts, éveiller mes futurs.

Quelqu'un m'a bien compris, qui sur cette Venise m'écrivit : « Ceux qui n'ont point *collaboré à votre notion de l'honneur*

vous restent justement inintelligibles. Des âmes où la grandeur a comporté dans son édifice la ruse et le mercantilisme sont pour vous des palais fermés. Aucune magnificence, aucun appel ne peuvent vous en émouvoir. Que n'êtes-vous, au delà de Mora, remonté à Romagnano? A travers plus de trois siècles, une voix qui vous attend vous y eût parlé du plus secret accent d'aujourd'hui : « Ce n'est pas moi qu'il » faut plaindre, monsieur le Connétable, » mais vous qui... » Si « un homme qui » se défait » est « tout le pathétique », que n'avez-vous été recueillir, dans ce paysage dédaigné, l'écho d'un tel souffle expirant...? »

J'eusse voulu y conduire Philippe. D'ailleurs, auprès de ce Bayard, nous devions

retrouver l'un de nos chefs propres. « Le jeune seigneur de Vaudémont, qui de nouvel était au métier des armes, s'y porta tant gaillardement que merveille et fit tout plein de belles charges, tant qu'il semblait que jamais n'eût fait autre chose. » *(Le Loyal Serviteur.)* Les circonstances nous empêchèrent.

Comme je sais d'autres formes de l'honneur que l'honneur à la française, je sais aussi d'autres amours. Et, par exemple, croyez-vous qu'on ignore les somptueuses et déchirantes ivresses, tout le vaste flot de l'Asie, qu'un Tristan, qu'une Yseult, nous versent à nous submerger? Leurs philtres m'enivrèrent, me corrompirent, m'allaient dissoudre. Ah! combien ils me gênent

encore ! On ne chasse plus Tristan et Yseult s'ils mirent un jour leur poison dans nos veines. Accablante musique, et qui veut notre ruine ! en vain, comme le sage Ulysse, me ferais-je attacher au mât : j'arrache tous mes liens ; ardent jusqu'au désespoir, je veux chercher sous le flot les sirènes.

Ces magnifiques divinités, bien différentes de nos claires déesses françaises, ne sont humanisées qu'à mi-corps ; elles demeurent engagées dans la plus brutale animalité. Forces presque élémentaires, bien loin qu'elles règlent et ennoblissent notre activité, elles ne peuvent rien nous donner que le délire vers les gouffres, une sombre ardeur au suicide.

Et qui donc n'aimerait cette mort? Celui qui connut un tel chant est rassasié de la vie.

Je pense souvent aux jeunes guerriers que le Vieux de la Montagne, dans ses hauts châteaux du Liban, transportait, tout endormis, pour qu'au réveil ils vissent des fleurs, des festins et des femmes. Ils se saoulaient de réalités plus belles que les rêves. Après une longue journée d'inoubliables enchantements, ces rustres, assoupis de nouveau par le philtre, se réveillaient dans leur dure caserne. Et le maître leur disait : « J'ai voulu que vous connussiez ce qui gît pour mes serviteurs dans le tombeau ; vous savez quelles douceurs la mort réserve à mes fidèles... » Désormais ces insouciants, devenus de graves exilés, ne vivaient plus que pour guetter l'ordre, le geste qui leur permettait de bondir par les portes de la mort dans les paradis éprouvés...

Nous n'espérons point dans la mort rejoindre les magnifiques extases que nous connûmes dans les hauts châteaux wagnériens, mais nous appelons le sommeil, le plus noir sommeil, parce que nous voilà gorgés d'impossibles nostalgies. Voyons clair et, si c'est notre lâche dessein de nous abandonner, livrons-nous à ce flot stérile, à cet appétit du néant. Mais si nous préférons l'allégresse cicatrice, la belle œuvre d'art française, rejetons le poison de l'Asie. Aussi bien sa brutale action nous empêche de sentir délicatement. C'est possible qu'il faille frapper aussi fort sur la blonde Germanie, lourde à s'émouvoir, somnolente de sa longue grossièreté, appesantie de bière. Peut-être là-bas cet excès est-il nécessaire. Mais nous sommes d'un pays où l'on

ne put impunément permettre aux jeunes garçons d'écouter les filles de Saint-Cyr qui disaient les stances d'Esther. Un long stylet pénètre nos cœurs si nos yeux suivent les vers de Racine.

Comme l'Honneur et comme l'Amour, la Nature, pour qu'elle s'accommode avec notre faiblesse et ne nous écrase pas tout de go, doit être épurée, décantée, ménagée par une longue suite de morts, nos pareils. On parle de certaines îles où les foyers préhistoriques gisent encore à fleur de terre. Nul passé, nulle poussière humaine. Sur cette terre crue, rien ne semble viable; l'eau, les fruits, les œufs y sont insipides. Faut-il donc des cimetières pour assainir le sol et mettre les choses à notre usage?

Je le crois, et j'ajoute qu'il faut des cimetières de notre race.

Que l'univers cesse de me parler, si jamais à son tour il ne daigne m'entendre. Toujours les tumultes de la mer; toujours l'isolement de la montagne; toujours ce frisson des plaines agricoles : quelle morne magnificence! Un jour enfin, j'ai vu mes pensées inscrites sur la nature, et, tandis qu'elle étalait les puissances qui gisent à la racine de mes sentiments, je pressentais qu'à son tour elle pourrait recevoir quelques-uns de mes traits propres. Cela m'advint depuis Sion, à regarder notre Lorraine, où j'eus mon enfance, où reposent mes tombeaux, où je voudrais par delà ma mort ennoblir des âmes un peu serves. Ailleurs, je suis un étranger qui dit avec

incertitude quelque strophe fragmentaire, mais, au pays de la Moselle, je me connais comme un geste du terroir, comme un instant de son éternité, comme l'un des secrets que notre race, à chaque saison, laisse émerger en fleur, et, si j'éprouve assez d'amour, c'est moi qui deviendrai son cœur.

Viens donc, Philippe, sur la vie, comme nous avons fait tous. Les plus sûres amitiés guident tes pas et sur tes yeux mettent d'abord leurs douces mains.

APPENDICE

Note de la page 21

Se reporter à une note de la page 15, dans *Scènes et doctrines du nationalisme* : « On a gâté le mot *solidarité* en y mettant ce qui dans le vocabulaire chrétien est *charité*. Toute relation entre ouvrier et patron est une solidarité. Cette solidarité n'implique nécessairement aucune « humanité », aucune « justice », et, par exemple, au gros entrepreneur qui a transporté mille ouvriers sur les chantiers de Panama, elle ne commande pas qu'il soigne le terrassier devenu fiévreux ; bien au contraire, si celui-ci désencombre rapidement par sa mort les hôpitaux de l'isthme, c'est bénéfice pour celui-là. Mais il fallait construire une morale et voilà pourquoi on a faussé, en l'édulcorant, le sens du mot solidarité. Quand nous voudrons marquer ces sentiments de sympathie par quoi des êtres,

dans le temps aussi bien que dans l'espace, se reconnaissent, tendent à s'associer et à se combiner, je propose qu'on parle plutôt d'*affinités*. Le fait d'être de même race, de même famille, forme un déterminisme psychologique ; c'est en ce sens que je prends le mot d'*affinités*. »

Note de la page 162.

Deux lettres les plus courtoises et les plus charmantes m'ont donné à réfléchir, et je dois les mettre à côté de mon texte afin qu'elles élargissent l'horizon.

Lyon, le 22 mai 1904.

Monsieur,

Vous m'avez fait de la peine, et je suis bien sûr que vous en serez désolé. Oh ! rassurez-vous, il ne s'agit pas de chose bien grave. Vous avez dit que mon couvent des Carmélites de Domrémy était bien laid. Et moi qui l'admire, ce pauvre monastère ! Je l'ai construit avec amour, et je l'admire parce qu'il est simple, très humble ; je l'admire parce qu'il répond bien, je crois, au charmant programme tracé par sainte Thérèse : « Construisez, dit-

elle à ses filles, construisez si petitement que votre monastère en tombant ne fasse pas de bruit. » Je n'ai mis qu'un petit étage sur le rez-de-chaussée, un pauvre campanile en charpente recouverte de tuiles renferme la petite cloche qui sonne les offices. La chapelle encore inachevée ne se distingue que par un porche de bois si humble qu'avec la main il est possible de toucher la poutre maîtresse. Et voilà tout. Mais il y a quelques silhouettes dans les toitures, quelque mouvement dans les divers corps de logis, une certaine harmonie entre les dispositions des bâtiments et la pente du terrain qui glisse doucement vers la Meuse. Il me semble que cette Meuse si tranquille n'est point troublée par les lignes calmes aussi de cette modeste architecture. Qu'avez-vous donc trouvé de si laid dans ce petit monastère? Les murs sont trop blancs, je le sais; les tuiles sont trop rouges, c'est vrai. Ayez quelque patience, monsieur, le temps saura bien atténuer cette fraîcheur du neuf qui vous a choqué sans doute.

Laissez-moi croire que telle est la cause de votre jugement si dur pour l'auteur du petit monastère. Et puis songez aux prières qu'abritent ces toits trop rouges. Jour et nuit, les bonnes Carmélites prient pour notre pauvre France, à quelques pas de l'arbre des Fées, à la lisière du Bois-Chenu.

Les voilà, ces perles que votre âme de poète a rêvées pour seul décor dans la prairie de Jeanne. Et, je le sais bien, l'écrin ne vaut pas le bijou!

Mais tel quel je l'aime, et vous prie d'accepter le petit croquis que je vous envoie de cette chère maison, de ce cher Carmel. Je trouve vraiment que ces silhouettes sont agréables, et ne déparent pas trop le doux paysage. Mais il se peut que mon regard de père ne sache pas voir...

SAINTE MARIE PERRIN,
architecte du Carmel de Domrémy.

Et puis, quatre ans plus tard, cette nouvelle missive :

Lyon, le 5 février 1908.

MONSIEUR,

Pourquoi n'aimez-vous pas mon cher Carmel de Domrémy? Je l'ai construit avec tant d'amour, et j'ai fait ant d'efforts pour ne pas le rendre tapageur! A-t-il donc troublé le calme de la vallée silencieuse? Je n'ai pas chassé les oiseaux de mai, soyez-en sûr — il n'y avait pas un arbre sur le terrain bâti — et aujourd'hui ces murs modestes abritent de timides oiseaux de toutes les saisons qui chantent jour et nuit les louanges de Dieu. Ces murs et ces prières n'ajoutent-ils pas quelque chose de bon, quelque chose de très français sur cette vallée où fut bâti le miracle?

Si les Carmélites de Fourvières ont envoyé un petit essaim à Domrémy, c'est précisément pour qu'enveloppé dans la vapeur de mystère où Jeanne se forma, il puisse se former aussi sur ce merveilleux exemplaire des Vierges

de France. Elles ont voulu « s'établir sur la terre de Jeanne d'Arc, au pied du Bois-Chenu, sous l'abri tutélaire de la basilique, afin d'offrir à Dieu leurs prières du jour et de la nuit pour le salut de la France, la conservation de la foi dans son armée, et le développement de ses conquêtes pacifiques dans le monde ».

Ce sont là les propres termes du procès-verbal enterré sous la première pierre de l'humble monastère.

Ne sont-elles pas touchantes, ces paroles? Elles seront comprises de celui qui chante si bien l'allégresse vaillante de l'âme de la France, et le petit Carmel ne lui sera plus une gêne...

Sainte Marie Perrin,
Architecte, correspondant de l'Institut.

Je ne me permets plus de juger l'œuvre de l'architecte, car ce n'est pas mon affaire; quant à ses deux pages d'un goût si pur, je les accueille en toute amitié, et je vois que mon livre en est embelli.

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 6642-11-18.


a39003 003370474b

